

m é m o i r e

plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

38

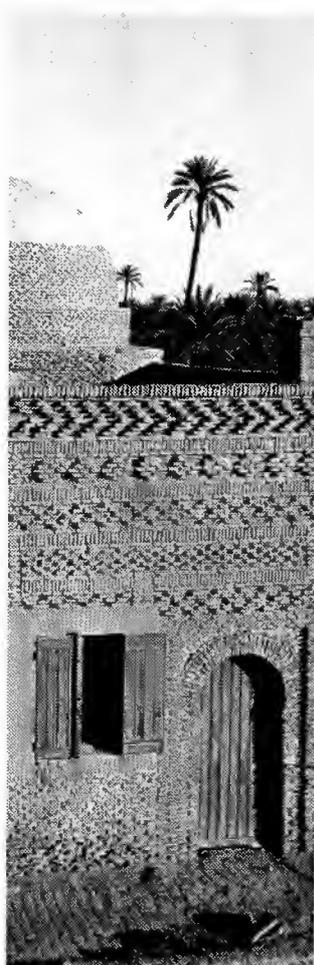


Pour une balade à travers des villes d'Afrique du Nord, notre premier guide est Louis Bertrand, dans une évocation poétique de Cherchell. Puis le Maroc nous attend, chez le glaoui, en une réception fastueuse, et à Marrakech, en 1907 dans la recherche de la Koutoubia qui, à cette époque se laissait diffi-

lement atteindre par les touristes. Jusqu'en 1952, un personnage étonnant sillonnait les rues d'Oran, le pittoresque marchand d'eau. La naissance de Casablanca fut une véritable épopée qui changea la vie du port et du pays. Quant à Carthage, une ville célèbre, elle a une origine mythique et un destin tragique, on connaît ces mots : *Delenda est Carthago* ! Les Chemins de Mémoire nous font voyager de Constantine, où le pont de Sidi-Rached a failli disparaître, jusqu'à Tunis à la recherche d'une architecture retrouvée. Architecture encore, fort étrange, dans le Sud Tunisien avec les habitations troglodytiques des Matmata, les ghorfas de Medenine et les maisons en briques de Tozeur. Pour terminer, voici nos vœux bien sincères pour l'année 2004 — Vous trouverez, dans ce numéro, en supplément, un texte « littéraire », nouvelle rubrique.

N° 38 — Décembre 2003. Paraît tous les trimestres.
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

La parole nous appartient



Espace historique

Des villes comme Cherchell	Louis Bertrand	3
La naissance de Casablanca – Epopée	Christian Houel	10

Le passé composé

Le marchand d'eau	Edgar Attias	14
Une soirée chez le Glaoui, le seigneur des seigneurs du Sud	Eugène Cruck	17
Voir la Koutoubia en 1907	Christian Houel	21

Vision antique

La Légende de Carthage	Marie-Claire Micouleau	23
------------------------	------------------------	----

Jardin des Arts

Une architecture du Sud	Jeanine de la Hogue	27
-------------------------	---------------------	----

Les Chemins de mémoire

Le pont de Sidi Rached à Constantine, un sauvetage	René Mayer	33
Promenade architecturale dans Tunis	Patrice Sanguy	38

Point livres

Repères bibliographiques	Jeanine de la Hogue	44
--------------------------	---------------------	----

Les nouvelles de Mémoire plurielle

Les passants - <i>En supplément à ce numéro</i>	Anne- Marie Briat	
---	-------------------	--

ERRATA : n° 37, page 34

Une malencontreuse erreur nous a fait publier une photo du professeur Bourgeon à la place de celle du professeur Goinard. Veuillez nous en excuser. Ci-contre le professeur Pierre Goinard.



Édité par Mémoire d'Afrique du Nord

119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél. Fax : 01 45 42 78 75.

Directrice de la publication : Jeanine de la Hogue

Équipe rédactionnelle : Jeanine de la Hogue, Anne-Marie Briat, Odette Goinard, Annie Krieger-Krynicky, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Marie-Claude Putfin, Yves Richardot.

Trésorier : Yves Richardot.

Adhésions à Mémoire d'Afrique du Nord : *actif* : à partir de 6 € (40 F), *bienfaiteur* : à partir de 15 € (100 F), *donateur* : 37 € (250 F), cotisation + abonnement : à partir de 19 €

Abonnement à Mémoire Plurielle : *adhérent* : 13 € (80 F) *non adhérent* : 15 € (100 F).

Le numéro : 5 € (30 F).

Réalisation : Coriat

Impression : Promoprint

Commission paritaire : n° 0106G.78 541 ISSN : 1 284-43 221

Des villes comme Cherchell

Louis Bertrand

Louis Bertrand découvrit l'Afrique du Nord quand il fut envoyé à Alger comme professeur de lycée. Et ce fut, pour lui, une révélation, un éblouissement. Il découvrait, avec le bonheur absolu d'un pays solaire, l'héritage romain. Il l'écrivait longuement, avec la ferveur des néophytes, et le talent de l'écrivain. Ici, il nous fait partager son amour pour les villes anciennes, son émerveillement devant Cherchell¹.

Les unes sont bien mortes, et pour toujours sans doute. Les autres sont endormies. Celles-là, en revanche, commencent à sortir de leur sommeil millénaire : à la fois très jeunes et très anciennes, elles rentrent joyeusement dans la vie moderne, avec la couronne de leur passé glorieux. Mais, toutes, elles ont leurs souvenirs et leurs ruines.

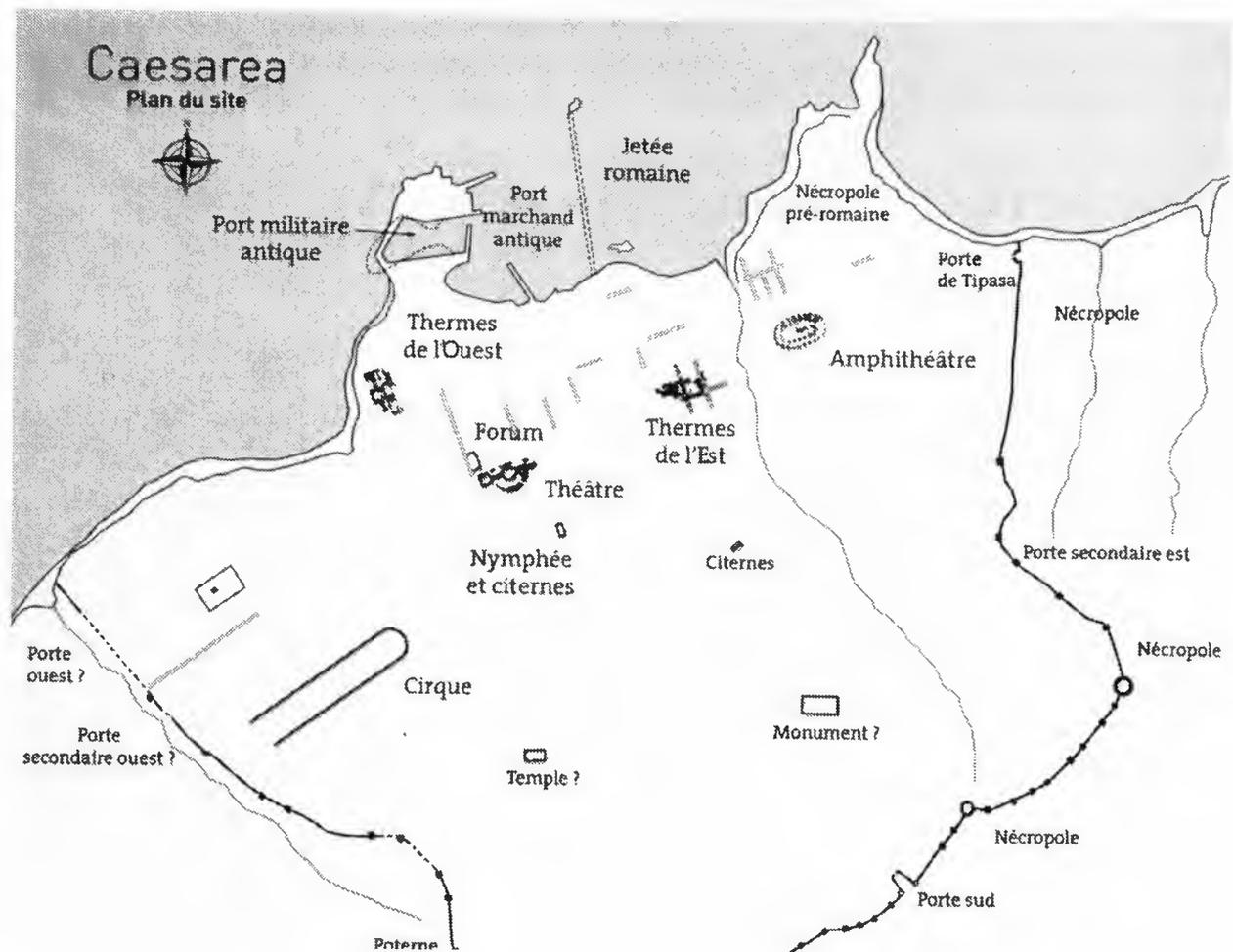
Toute cette Afrique du Nord est, pour nous, pleine d'histoires, — une histoire qui touche de très près à la nôtre, quand elle n'y est pas intimement mêlée.

Les ruines de ces temples et de ces villes sont admirables. Je ne parle pas de la valeur d'art, qui n'est point à mépriser, ni de leur intérêt archéologique qui est considérable pour les érudits. Je ne parle pas non plus des paysages si nobles et si fins qui les environnent, bien qu'il soit difficile de

retrouver, en d'autres régions, une telle pureté de la lumière, une telle intensité de la couleur. Ce qui fait, à mon sens, le charme vraiment unique de ces villes mortes, c'est que leurs ruines sont toujours vivantes, au rebours des autres ruines, qui sont devenues de simples pièces de musées, objets de curiosité pour une foule étrangère de touristes, ou de descendants oublieux des ancêtres.

Elles sont vivantes, ces ruines africaines, parce que le peuple qui circule autour d'elles, perpétue, sans le savoir, les gestes et les pensées des hommes anciens qui en ont jeté les fondements, parce que, d'elles à lui, il y a comme une pénétration réciproque et mystérieuse, une harmonie extérieure et tout de suite saisissable, que le temps n'a pu abolir.

1. *Le Livre de la Méditerranée*, Plon et Nourrit 1923



La gens togata semble se survivre, dans ces nomades vêtus de blanc et si noblement drapés, qui se pressent, les jours de marché, devant les caravansérails, ou dans ces fumeurs indolents, couchés, sur des nattes, à la porte des cafés maures, comme les convives des festins antiques. Ces ruelles étroites, aux murs enduits de chaux, c'est le décor même des comédies de Plaute et de Térence. Voici la taverne odorante et graisseuse, avec ses guirlandes de roses et de jasmins, l'*uncta popina* des satires d'Horace et de Juvénal. Voici la boutique du barbier, où l'on vient écouter les nouvelles, ou les histoires mer-

veilleuses des conteurs de carrefours. Voici, dans les scènes de la rue, toute la bouffonnerie des mimes et des atellanes, le comique ingénu des anciens en sa simplicité enfantine: gifles, coups de pied et coups de trique, gestes obscènes, propos crapuleux, drôle qu'on rosse, vieillard qu'on berne, parasites battus et contents.

Les accessoires et les comparses y sont toujours: le bâton d'abord, l'esclave, le portefaix, la courtisane — et l'âne! le petit âne, rusé et lascif, qui remplit de ses tours les *Métamorphoses* d'Apulée, après avoir amusé les vieux conteurs d'Ionie. C'est pourquoi, en

aucun pays latin, les ruines ne sont plus évocatrices que dans l'Afrique du Nord. Le milieu immuable aide à la résurrection de la plus lointaine histoire.

Oh ! que la morte Pompéi paraît languissante, à qui lui compare nos cités africaines !... Thermes de Cherchell, si beaux dans les soleils couchants, avec vos terrasses et vos promenoirs, d'où l'on voit tout le golfe jusqu'à Ténès, et d'où l'on entend le murmure de la mer au pied de la falaise, piscines à demi taries, mosaïques éclatantes, chapiteaux mutilés, peuples de statues étincelantes comme une neige sous la lumière du midi ! Nécropoles chrétiennes, basiliques et baptistères de Tipasa, sépultures des évêques !

La première fois que je vis Cherchell, ce fut par un soir du mois de mai. J'avais quitté le chemin de fer à Marengo, pour prendre une bonne vieille diligence de l'ancien temps, qui, en trois petites heures, devait me conduire à l'antique Césarée de Maurétanie.

La chaleur était déjà très forte. Malgré la ventilation de la course, un air d'une lourdeur intolérable emplissait les défilés et les ravins du Sahel. Le soleil frappait d'aplomb sur le cabriolet. La lumière brûlante filtrait entre la trame de la toile, comme par les trous d'un crible. Les reflets incandescents, que renvoyaient les roches avoisinantes m'aveuglaient et m'irritaient les paupières. Une poussière blanche et corro-



**Statue de caryatide, trouvée en 1879, près de la porte d'Alger (Cherchell)
Musée de Cherchell**

sive soulevée par les pieds des chevaux ajoutait au malaise de l'étouffement, la souffrance de mille piqûres continues. Une torpeur engourdissait mes membres, et cependant je ne pouvais pas m'assoupir, tellement ce supplice de la poussière et de la chaleur me sur-excitait les nerfs.

Il dura pendant des lieues... Soudain, une détente se produisit. Des souffles larges passaient, apportant avec eux une senteur d'algues et d'iode. Je reconnus l'odeur enivrante de la mer. Nous venions de dépasser un petit village de colons, et nous avions gagné le sommet d'une côte, d'où l'on découvre tout le versant opposé, jusqu'à la limite des rivages.

La mer apparaissait de plus en plus nettement : d'abord amincie en une étroite bande d'un vert léger qui se fon-

dait dans le gris nacré de l'espace, elle se déployait maintenant, immense et bleue, d'un bleu pour ainsi dire aérien, le bleu limpide, angélique et souriant des ciels d'aurore. C'était une chose si délicieuse à voir que j'en oubliai la longueur de la route, la poussière et le mauvais soleil de la méridienne.

Cherchell était tout près. Et j'admire ses antiques fondateurs de lui avoir choisi un cadre à la fois si noble et si doux. Quelle différence avec les régions arides et montueuses que nous avons traversées !

La route venait de faire un coude brusque entre les arches rompues d'un aqueduc romain. Nous avions à notre droite le dôme colossal du Chénoa, qui surplombe le promontoire de Tipasa et qui borne tout l'horizon du côté de l'est. A gauche, du côté du couchant,

dans un lointain inappréciable, le cap Ténès, tout entier visible à travers les brumes, élevait très haut ses pylônes bleuâtres. Au sud, à une faible distance, ondulaient de molles collines, toutes couvertes de vignobles et de cultures ; et, devant nous, la pleine mer s'élargissait au bas des falaises.

C'est sur cette terrasse, resserrée entre les collines et les rochers du rivage que Cherchell est

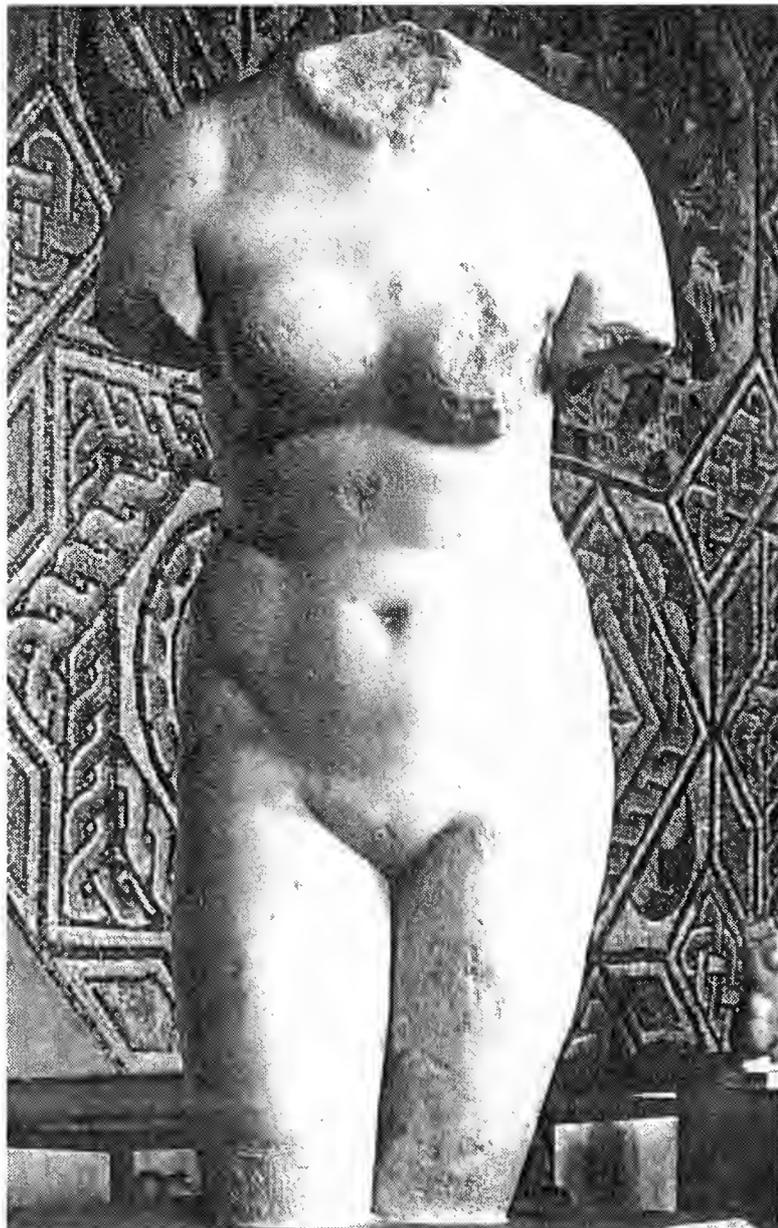


**Éros sur un bige attelé de deux colombes, terre cuite.
Musée de Cherchell**

assise et qu'elle étend, pendant plus d'une lieue, sa campagne riante.

Des haies fleuries de roses offraient une autre merveille. Elles étaient tellement alourdies de corolles, de boutons en grappes, qu'on eût dit une double file de reposeurs, drapés de mousselines et surchargés de bouquets. Derrière les haies, comme pour ajouter à la pompe, se dressaient les grands panaches des roseaux. Toute l'avenue avait l'air d'être ornée pour le passage d'une procession. Des pétales s'envolaient aux brises. Les touffes et les guirlandes se soulevaient et se gonflaient comme les falbalas d'une robe de bal. Jamais nulle part, pas même à Tipasa, ni dans les rose-raies fameuses de Boufarik, je n'en avais vu une telle profusion. Il y en avait de toutes formes et de toutes

nuances, de minuscules comme des banxias, d'énormes comme des pivoinés, de carminées, de rose-pâles, de blanches à peine teintées de veinules purpurines. Mais toutes avaient la finesse, la transparence de la gaze, la fragilité, le papillonnement de la neige. Ces fleurs qui semblent faites pour être gaspillées, écrasées, foulées aux pieds



**Torse de la Venus de Cherchell, époque d'Hadrien.
Musée d'Alger**

dans des fêtes, ou dans des orgies, il faut les voir comme ici, en buissons exubérants et monstrueux, en jonchées, en amoncellements de gerbes.

Cherchell dut être, au temps de sa gloire, très dévote à Vénus, si l'on en juge par le nombre des statues de la déesse qu'on a retrouvées dans ses ruines. La ville africaine avait voulu



**Portrait d'homme, marbre.
Musée de Cherchell**

faire honneur à sa patronne. Elle s'était tellement parée de roses que sa ceinture en éclatait et que tout l'air en était embaumé autour d'elle.

Par-dessus les montagnes montaient des fumées violettes qui s'évanouissaient dans un ciel de pourpre et d'or, comme si, sur toutes les hautes cimes, on eût brûlé des herbes sauvages, ou allumé des bûchers d'essences résineuses : véritables encensoirs qui enveloppaient, de leurs vapeurs diaphanes, les glorieux sommets du paysage.

Ce paysage, je l'embrassais tout entier, depuis le cap Ténès jusqu'au promontoire du Chénoa, avec sa mer et ses coteaux, ses reposoirs fleuris de

roses, ses vignes, ses cyprès et ses pins, toute l'élégante végétation des rivages méditerranéens. Aux deux extrémités, les pylônes du cap et le dôme du promontoire arrêtaient ma vue et l'enfermaient dans un cercle de collines harmonieusement découpées.

Nous approchions des portes de Cherchell. Je me penchai une dernière fois, hors de la voiture, afin de m'emplir les yeux de la brillante vision, qui allait s'éteindre avec la nuit : la mer sous ses voiles mauves, que nuançait encore un peu de rose, le ciel glauque comme l'eau d'un puits envahi par les mousses, où, dans des profondeurs toujours plus sombres, je voyais trembler les gouttelettes cristallines des premières étoiles. Et je me disais qu'à mon entrée dans Césarée de Maurétanie, je ne pouvais rêver plus triomphale escorte d'images : c'était toute l'âme païenne et toute la splendeur de l'Afrique latine qui, pour moi, flottaient dans ce beau soir.

Je suis à Cherchell, sur les murs des Thermes, parmi les mosaïques décolorées qui racontent les triomphes des anciens dieux.

Ici même, il y a dix-sept siècles, des jeunes gens, élevés par les rhéteurs de Rome, songeaient comme moi, les yeux tournés vers le rivage ; et leurs esprits, nourris des mêmes poètes, caressaient sans doute des images pareilles. Assis sur les bancs en hémicycle ou sur les cathèdres de marbre qui bordaient la terrasse, ils se récitaient des vers de

Virgile, peut-être les strophes ardentes de ce *Pervigilium Veneris*, composé, dit-on, par un Africain, — ces Vêpres païennes, où l'accent de la volupté la plus brûlante se marie aux plus mystiques effusions :

Quando vir veniet meum ?

Quando faciam ut chelidon ? Ut tacere desinam ?

Cras amet qui nunquam amavit, quique amavit cras amet !

- " Oh ! quand viendra mon printemps ? Quand ferai-je comme l'hirondelle ? Quand cesserai-je de me taire ? Il aimera demain, celui qui n'a pas aimé, et celui qui a aimé déjà aimera demain encore !.... "

Il y a dix-sept siècles, la mer qui berçait ce chant d'amour n'était pas plus belle, plus harmonieuse, plus pleine de Vénus que ce soir... Encore une fois, tournons les yeux vers le divin paysage ! Quelle sérénité dans l'air ! Le vent du Nord s'est calmé. La Méditerranée, assoupie, est un grand lac de lait, où la face vermeille des dieux couronnés de roses se reflète en traînées d'ambre et de pourpre pâle. Des fumées lilas montent dans le ciel tout blanc. Une barque unique se tient immobile sur le miroir illimité des vagues ; et sa voile qui se répète, aile lumineuse, dans les profondeurs frissonnantes, semble un grand épervier d'or abattu sur les eaux, l'Épervier sacré apporté autrefois d'Égypte par Cléopâtre Séléne, dans Césarée de Maurétanie. ■



Vénus à la sandale, bronze, provient des fouilles de Cherchell Musée d'Alger

La naissance de Casablanca – Épopée

Christian Houel

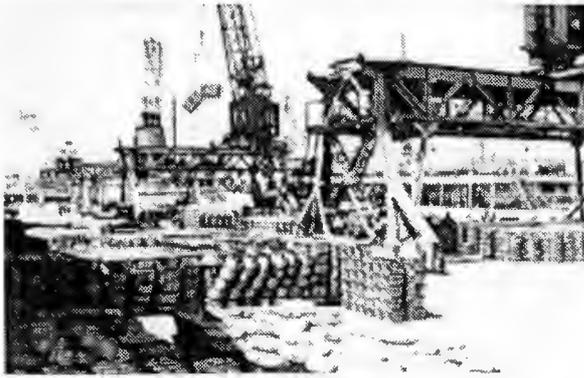
Christian Houel, journaliste attaché au *Matin* et à la *Dépêche Marocaine*, a laissé un témoignage passionnant sur ce qu'il a vécu des péripéties du Maroc des années 1907 à 1913. Publié par les éditions (disparues aujourd'hui), de *Maroc demain*, son récit, intitulé *Mes Aventures*, rassemble et complète la série d'articles qu'il avait écrits comme envoyé spécial, en observateur des événements qui ont précédé et suivi l'instauration du Protectorat au Maroc. Il a bien connu nombre de personnalités qui ont présidé au destin du Maroc, comme le général d'Amade, Lyautey, bien sûr, et la Maréchale à laquelle il vouait une admiration sans bornes. Malheureusement pour lui, elle ne put le protéger, quand il fut chassé du Maroc pour avoir révélé des vérités, pas toujours bonnes à dire, notamment à propos de l'épidémie de typhus qui décima Casablanca en 1913. Christian Houel assista notamment à la naissance du port de Casa et à la construction de la fameuse darse qui engendra les événements tragiques de 1907, que l'on connaît, à savoir les massacres des ouvriers du chantier maritime par la populace et le bombardement de Casa par les croiseurs français *Le Galilée*, le *Du Chayla*. C'est alors qu'il découvre Casablanca mais la description qui suit dépeint Casa sous un jour plus pacifique, deux ans plus tard.

Dans la ville, la transformation n'était encore sensible que dans les rues principales du Commandant-Provost, du capitaine Ihler, officiers tués dans les premiers combats, et de la Croix-Rouge. Le siège initial de la Croix-Rouge avait donné son nom à cette dernière. C'était les seules rues qui eussent des noms. Pour les autres, nous disions :

« la rue où demeure un tel ».

Ce n'est qu'un an plus tard, en 1909, que le commandant Dessigny, chargé par le général d'Amade de doter la ville d'un service d'hygiène et de voirie, prit cette nécessaire initiative. L'opération se fit en deux temps : donner un nom à chaque rue, numéroter les maisons.

Le nouveau maire s'adjoignit, pour



le port en construction

ces diverses tâches, l'adjudant Brèthes. Un beau matin, Brèthes prit donc à la main un seau de peinture, un pinceau et procéda au baptême au petit bonheur, sans s'embarrasser d'un Larousse.

Nous eûmes la rue de l'Union. Elle était le siège du premier Syndicat de travailleurs fondé par Lendrat: l'Union Ouvrière; la rue du Four, à cause d'un four à pain, la rue du Chameau, la rue du Palmier, la rue du Cheval Vert, à cause d'un chameau, d'un palmier et d'un cheval caparaçonné d'une selle verte.

Enfin, le 22 septembre 1909, le numérotage des maisons permit aux facteurs de distribuer correctement leur courrier.

Les commissions municipales futures ont massacré ces appellations simplistes qui parlaient plus à l'esprit que les noms illustres par quoi ils furent remplacés.

En transformant la rue Bouskoura, par exemple, en rue Blaise-Pascal, elles ont détruit le souvenir que les vieux Marocains gardaient de la petite rivière, pleine de genêts, qui fleurissaient nos espaces.

La rue du Commandant Provost était

la plus animée. On y entendait, mêlés, les accents de Marseille, de Toulouse et de Belleville.

Dans les cités musulmanes, le commerce se localise dans les souks ou dans les *kissarias*. Les *souks* occupent les places, les *kissarias* se renferment dans des cours intérieures et se protègent du soleil par un faitage de roseaux.

Les rues restaient vides, les façades closes. Les passants ne s'y arrêtaient pas. A notre arrivée, les façades furent éventrées pour y ouvrir des boutiques, la vie se transporta dans la rue.

J'ai souvent refait de mémoire ce chemin qui nous était familier.

Au carrefour d'une rue, conduisant au Dar Maghzen et au consulat de France, les épiceries d'Odet et de Robic se faisaient face. Robic avait pour voisin le coiffeur Sauvan que fréquentait la population sélecte de la ville.

Le commerce actif s'arrêtait là. L'Imprimerie Rapide et la *Vigie Marocaine* n'étaient pas nées. La rue Anfa menait au cercle international du même nom où se réunissait, avec les anciens Français, la colonie étrangère.



La douane en route



Casablanca dans les années 50

Il fallait aller jusqu'à la place de la Banque d'Etat pour retrouver l'activité commerciale: le café du Grec Vamvakéros, la boulangerie Fabre, d'un mètre de profondeur et d'ouverture, l'hôtel de France de M^{me} Cavallié et, voisins, le bazar d'Hector Caulier et le magasin de nouveautés de son frère

Caulier-Delaby.

Celui-ci, encore vivant, acquéreur d'une parcelle des jardins, construisit en 1911 le groupe d'immeubles qui existent encore et ont décidé du trajet de la rue de l'Horloge. Son frère Hector, également acquéreur d'une parcelle voisine, y avait aménagé dès 1909 une

habitation sommaire que sa famille, fidèle au passé, a, jusqu'à ces derniers jours, habitée. Son jardin restait comme un îlot de la floraison de jadis, partout ailleurs disparue. Les fondations d'un nouveau gratte-ciel viennent d'en dissiper les derniers vestiges.

La Banque d'Etat (Comptoir d'Escompte, avant l'Acte d'Algésiras), dont les pillards avaient vidé les coffres dans les journées du bombardement, occupait le centre de la place. Son directeur était Guinard, brave homme, toujours un peu débraillé et l'air abstrait, sauf quand il s'agissait de finances.

La construction de la darse, préliminaire du port futur, avait repris son élan sous la direction des entrepreneurs Donadix et Gindro et de l'ingénieur Naissant, retiré plus tard à Camp-Boulhaut et aujourd'hui défunt.

D'autres Français, disséminés dans la ville, se livraient à des métiers incertains. Tel, installé tailleur, se muait le lendemain en cordonnier. L'attrait d'un pays neuf où tout est promis à l'audace les avait poussés vers Casablanca comme vers un nouvel Eldorado.

Ils étaient reçus sans aménité par le consul, M. Malpertuis.

- Que venez-vous faire dans ce pays ? leur disait-il, crever de faim ?

Le consul n'avait encore exercé ses fonctions que pour une douzaine de Français, employés, directeurs de compagnie ou commerçants, assez habiles pour résoudre eux-mêmes leurs rares

conflits avec les indigènes. Maintenant, plus d'un millier de Français étaient ses ressortissants. Les trois-quarts, mal vêtus, mal embouchés, sans métier bien défini, sans argent. Quel changement avec la quiète vie représentative d'un diplomate du Quai d'Orsay !

On ne construisait pas encore de maisons, il n'y avait ni industrie, ni administration, les nouveaux venus ne pouvaient vivre qu'en exerçant de petits métiers. Quelques-uns seulement, munis d'un capital, apportaient avec eux des marchandises. Ils s'installaient en plein air ou dans des boutiques faites d'une nouvelle brèche dans les façades des habitations.

Des Grecs, des Maltais, des Italiens, des Espagnols débarquaient en même temps que des Français, épaves des pays méditerranéens. Le flux les apportait, comme les remportait le reflux. Beaucoup se décourageaient. Il ne restait que les durs que rien ne rebutait parce qu'ils ne pouvaient attendre, nulle part, un meilleur sort.

Toutes les professions étaient représentées, des anciens notaires, des avocats, des faillis. Cet amalgame cosmopolite se renouvelait sans cesse et c'est de lui que sortirent, après bien des déchets et de subites disparitions, les hommes qui ont posé les premières assises du futur Casablanca. Car l'on sentait déjà soudre sous l'effort de tous, la promesse de cette devise qu'aurait pu adopter la naissante cité : *Crescam et lucebo*. Je grandirai et je brillerai. ■

Le marchand d'eau

Edgar Attias

La question de l'eau a toujours été de première importance pour une ville, surtout pour une place forte, et a joué un rôle capital dans le choix du site urbain d'Oran.

Mers-el-Kebir, de toutes façons, présentait un inconvénient majeur: sa topographie ne facilitait pas une pénétration facile vers l'intérieur et, de plus, l'eau y faisait défaut et les navires devaient aller se réapprovisionner, quand l'état de la mer le permettait, dans la petite anse de Las Aguadas, près du Cap Falcon.

Au contraire, Oran était arrosée, en particulier, par une source qui alimentait un oued qui traversait la vieille ville, l'Oued-en-Rchi, l'oued des moulins. Comment expliquer alors qu'Oran, des années plus tard, n'avait eu que de l'eau salée coulant de ses robinets? La principale ressource en eau est la source de Bredéah, dont les eaux profondes sont très saumâtres; et il y a un rapport étroit entre la pluviométrie, le niveau des nappes aquifères et leur salinité. Dans les années sèches, l'abaissement du niveau, en obligeant à puiser dans les réserves profondes, a pour conséquence une augmentation de la salure – 2,30 – qui rend l'eau de consommation saumâtre et difficilement potable. Circonstance fâcheuse qui s'accorde mal avec la croissance rapide de la grande cité oranaise. Edgar Attias, dans un ouvrage très documenté *Oran, la saga de l'eau*², a raconté les heurs et malheurs de la recherche et de la découverte de l'eau potable à Oran. Nous lui empruntons l'histoire des marchands d'eau que les vieux Oranais ont bien connus.

Un nouveau commerce s'était établi, et un nouveau métier, « le porteur d'eau », prit place dans le paysage. L'eau douce, provenant de Pont-Albin, notamment, transportée dans des tonnelets, était vendue partout par des col-

2. *Mémoire de notre temps*. 2002.

porteurs qui quadrillaient et sillonnaient les rues de la ville. Les vendeurs, qui suppléaient ainsi la carence de la municipalité, devinrent des familiers des quartiers et atteignirent même parfois la notoriété, témoin cette épitaphe faite le 9 janvier 1938, à la suite de la

mort de l'un d'eux : *Mort d'un porteur d'eau : Coco*

*Il n'est plus, le bon porteur d'eau, Coco ;
Il a quitté notre estanco
Et dort de l'éternel dodo.
Chacun sait qu'il n'était pas beau, Coco ;
Mais il avait, ce vieux corbeau,
Un cœur d'or dans sa laide peau.
Il était doux comme un agneau, Coco
Pour chacun il avait un mot.
Une larme à ce bon négro, Coco*

La municipalité laissait faire, mais tâchait de ne pas se laisser déborder et essayait de réglementer cette fourniture par des rappels publiés dans les journaux :

« Les vendeurs d'eau ne peuvent s'approvisionner qu'aux fontaines publiques avec des récipients ne dépassant pas 20 litres, de modèle réglementaire et périodiquement désinfectés. L'eau provenant de propriétés privées, devra être stérilisée et contenue dans des récipients scellés, portant le nom du vendeur, le lieu de prélèvement et la stérilisation effectuée. »

Mais, sans contrôle, ces prescriptions restaient vaines et certaines pratiques étaient hautement dénoncées. Un lecteur explique :

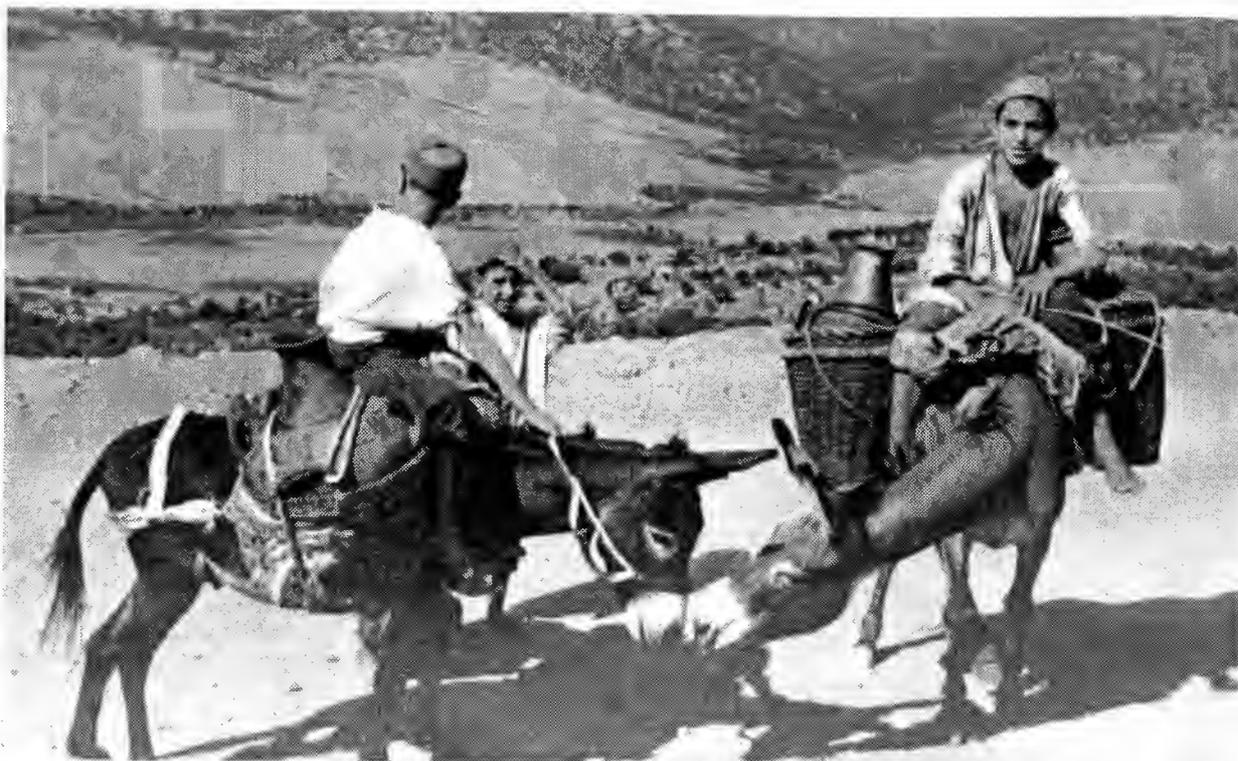
« La chaleur qui règne en été, explique le besoin impé-

rieux de chercher une eau de boisson désaltérant mieux que celle de nos robinets. Ceci explique le nombre imposant de petits commerçants, qui se sont improvisés marchands d'eau douce. Le pittoresque de la rue a gagné et la vue des charretons de modèles inédits, porteurs de récipients disparates est d'une couleur locale ne manquant pas d'originalité.

Le désir de boire est tel qu'on ne remarque pas la propreté relative des bonbonnes et le manège de l'homme syphon qui aspire le liquide à l'aide d'un tuyau semble naturel.



Le marchand d'eau



Porteurs d'eau et leurs petits ânes

Malheureusement, chaque médaille a son revers. La typhoïde, sournoise et perfide, répond au plaisir de boire par la menace de semer la maladie et la mort. »

Les prescriptions municipales sont louables, mais n'ont pas fait diminuer le nombre de charretons, impatients de s'approvisionner tant au ravin Raz-el-Aïn qu'à la Marine, à la fontaine du bureau des Douanes, et il arrive qu'un marchand peu scrupuleux, n'attend pas le lent débit du robinet et remplit ses récipients à même l'abreuvoir.

Le nombre de fontaines autorisées étant limité, un agent pourrait assurer la surveillance et plomber les récipients. Le contrôle dans les rues serait ainsi facilité et la population protégée. Ils pourraient aussi éviter l'abus des marchands d'eau qui occupent les robi-

nets pendant les heures entières et donnent la chasse aux ménagères et aux usagers qui prétendent s'approvisionner quand ils sont là.

On peut dater du 14 juillet 1952 l'arrivée de l'eau douce à Oran. Mais c'est le 27 juillet qu'eut lieu la fête dans les rues d'Oran.

« Enfin ! Bravo ! Hurrah ! Désormais, mesdames, plus de soucis pour vos menus. Il vous fallait, naguère, sauter très tôt du lit douillet pour guetter le marchand d'eau douce... Quant à vous, messieurs, fini de râler devant un blaireau, démuné de la mousse abondante que votre savon à barbe n'arrive pas à vous procurer ! Mais fini aussi le spectacle amusant des antiques porteurs d'eau, égarés dans notre siècle de progrès ».

Une soirée chez le Glaoui, le seigneur des seigneurs du Sud.

Eugène Cruck

dessins d'Augustin Ferrando

Le Président de la République Française effectua en avril 1922 un voyage officiel au Maroc. Ce fut une merveilleuse randonnée de près de deux mille kilomètres, de Casablanca jusqu'à Oudjda en passant par Rabat, Marrakech, Meknès, Fez et Taza. L'événement a mobilisé la presse tant métropolitaine que marocaine. Le journaliste Eugène Cruck faisait partie du convoi présidentiel et a rédigé, pour *l'Echo d'Oran*, au jour le jour, des notes qu'il a réunies en un volume *Au Maroc avec un touriste illustre* avec des dessins d'Augustin Ferrando. Nous avons choisi, parmi ses articles, le récit d'une réception chez le Glaoui qui, par son faste et son étrangeté, pouvait marquer particulièrement des visiteurs tout prêts à l'enthousiasme.

Cette nuit doit avoir lieu une grande réception chez le Glaoui, pacha de Marrakech.

Quand nous avons quitté, hier soir, à 9 heures 30, le palais de la Bahia pour nous rendre à l'invitation du pacha Glaoui, nous avons été pris immédiatement par cette idée que nous n'avions pas quitté notre foyer et que nous étions sous le charme de la lecture d'un nouveau récit des Mille et une Nuits.

En effet, durant les deux kilomètres, en pleine campagne, qui séparent le



palais de la Bahia de la demeure du Glaoui, nous passons, en auto, au milieu d'une double haie de guides lumineux. C'est, chaque dix mètres, un Marocain tendant à bout de bras, ou



Si El Hadj Tani Glaoui, musée d'Oran

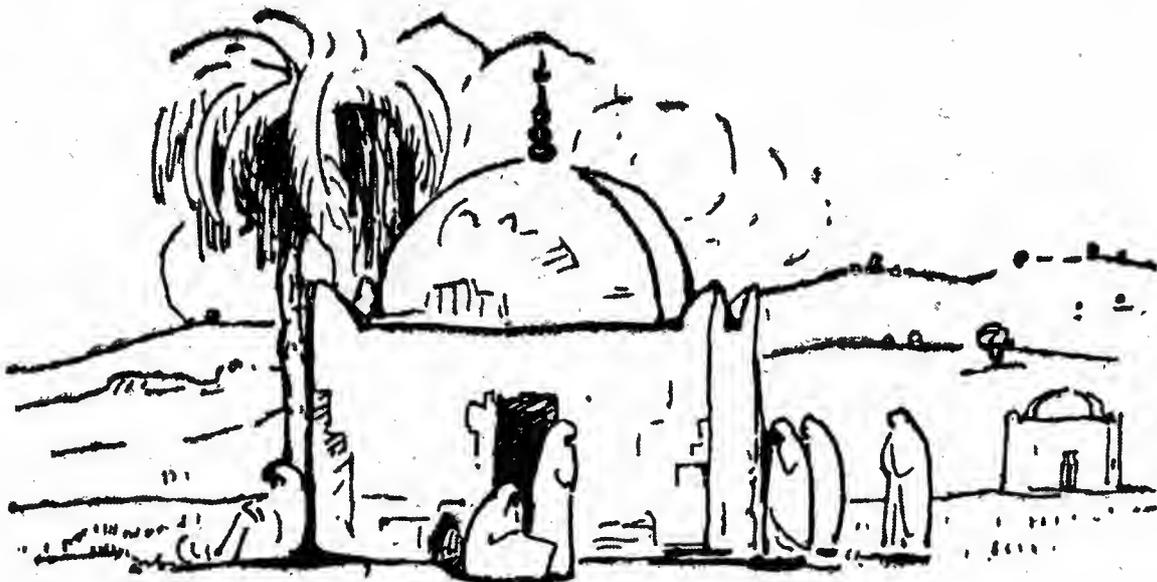
tenant sur la tête, en équilibre, une grande lanterne en fer-blanc qu'éclaire une bougie. Vous pouvez être assuré que c'est là un spectacle peu banal, dans la splendeur et la douceur de cette

nuit marocaine, avec les senteurs violentes des proches et innombrables orangers qui parfument l'air délicieusement. Et notez encore que tous ces hommes-flambeaux, en service commandé, conservent une immobilité de statues avec les plis raides de leurs burnous couleur de pierre...

Mais, où le rêve prend plus d'intensité encore, c'est quand nous pénétrons chez le Glaoui.

L'habitation est tout à fait seigneuriale, de style très pur et d'une richesse inouïe. Les vastes chambres sont disposées autour de petites cours intérieures avec pièces d'eau et jardin aux fleurs rares, comprenant notamment les fameuses roses de Marrakech.

La mosaïque, délicate de dessin et de ton, a tout envahi — les colonnades, les murs, les poternes. La sculpture, où se mêlent harmonieusement les arabesques symétriques et les proverbes — tout cela admirablement enchevêtré





avec un art incomparable — la sculpture, dis-je, règne en maîtresse un peu partout, mais principalement dans les plafonds en bois ou en plâtre.

Dans ce décor, les graves habits noirs, les uniformes des officiers et les riches burnous vont, viennent, sous les arbres fleuris d'ampoules électriques multicolores, et, tandis que l'on goûte aux rafraîchissements les plus variés, et aux friandises les plus savoureuses, servis dans des verres et des coupes qui charment l'œil, on entend un orchestre de Juifs et de Marocains qui a conservé le rythme et le style de la musique andalouse; ailleurs, dans un angle, ce sont des chanteuses de Marrakech très réputées, aux mœurs faciles, remarquables par leur jeunesse et leur beauté; plus loin, on est pris par les cadences de jeunes éphèbes du Sous qui dansent aux sons de violons à deux cordes.

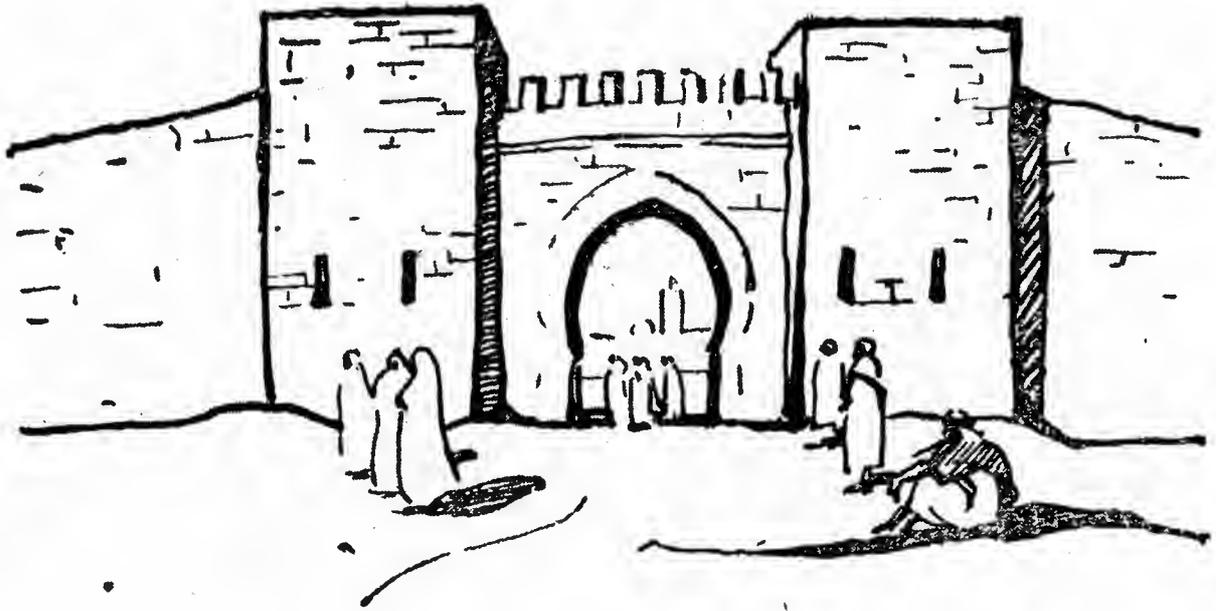
Dès que, dans un coin du jardin, un chant s'éteint, un autre monte dans la nuit irréelle. Et, grisées par tant de

musique, de chants et de lumières, les belles et odorantes roses de Marrakech dorment, en formant souvent des voûtes au-dessus de nos têtes.

Comment fixer un pareil tableau! Un peintre y renonce car il ne peut ajouter, à la poésie du dessin et des couleurs la poésie des chants et des musiques; un écrivain, n'ayant à sa disposition que les pauvres mots de tout le monde, se rend vite compte qu'il est noyé dans son rêve et que sa description ne peut que nuire, à ce spectacle enchanteur, par une précision d'architecte...

Nous nous promenons donc, par petits groupes, dans le patio, parlant à voix basse, pour ne pas nous distraire de tout ce que nous voyons d'inimaginable et de féérique, et qui nous transporte brusquement si loin de la grande ville enfiévrée de Casablanca.

C'est au palais de la Bahia, actuellement affecté à la Résidence générale du Maroc, qu'un grand banquet officiel a eu lieu aujourd'hui, à midi et demi.



Je ne décrirai pas ce palais extraordinairement beau, pour ne pas empiéter sur les guides pour touristes, mais je dirai pourtant que la grande salle à manger de gala où a lieu le repas, possède un plafond entièrement sculpté, d'une richesse très grande, avec des teintes adoucies et des ors effacés d'une harmonie exquise.

M. Millerand a, à sa droite, le prince Moulay Idriss, fils du Sultan et khalifat de Marrakech, portant en sautoir le large ruban de grand-croix de l'ordre du Ouissam Alaouite. Chaque fois que le Président lui adresse la parole par l'intermédiaire de l'officier interprète, Moulay

Idriss rit de ses belles dents blanches d'un jeune homme de quatorze ans ; et M. Millerand sourit de le voir rire...

On remarque encore, aux côtés du Président de la République, le maréchal Lyautey, MM. Bérard et Le Trocquer, ministres ; le vice-amiral Vindry, le général Daugan, les parlementaires, M. de Fouquières, chef du

protocole, M. Jean Millerand, les fonctionnaires de Marrakech et la suite du Président.

Le café est pris dans une autre salle de gala, tout aussi belle que celle que nous venons de quitter, et où les tapis, les coussins et les meubles marocains se trouvent à profusion. ■



Voir la Koutoubia en 1907

Christian Houel

Marrakech en octobre 1907 était loin d'accueillir les touristes dans des riads aménagés. Christian Houel, journaliste intrépide, féru d'aventures, a parcouru, non sans danger, toutes les villes du Maroc. Voici l'une de ses " aventures ".

J'avais un vif désir de voir la Koutoubia, cette fameuse tour aux trois globes d'or qui dresse au-dessus de la ville son minaret rouge.

Cette visite n'était pas sans péril. Les hommes de Ma el Aïn campaient dans ses entours. Ils étaient les plus fanatiques et les plus antichrétiens de toutes les tribus marocaines. Vêtus de robes de coton bleu qui déteignent sur leur corps, on les appelait, pour cette raison, les « hommes bleus ». Leur chef, Ma el Aïn, jouissait d'un immense prestige religieux.

Malgré les ruses que j'employais, me faisant passer pour Turc, je ne pus jamais l'approcher. Nul ne voulut prendre l'initiative de lui amener ce Turc. Doué de divination, il aurait tout de suite découvert la supercherie.

Mon envie de voir la Koutoubia se doubla de celle de voir aussi les « hommes bleus ». Firschbach consentit à me servir de guide.

Nous arrivons sans incident sur la place

Djemaa el Fna, et enfin au pied de la tour, au milieu du campement même que je désirais voir.

J'admire les arabesques de ce massif monument, ses grandioses et admirables proportions et cette patine dont le temps a recouvert les pierres sacrées.

Quant au campement, ce n'est qu'un grouillement d'hommes, errant au milieu de tentes de couleur brune, en poils de chameaux. Un indescriptible désordre y règne. Des linges bleus sèchent au vent sur des cordes, des bêtes étiées mâchent leur pitance d'orge et, devant les tentes, fument des *canoun*, surmontés de terrines ou de bouillottes noircies au feu.

Nous reprenions notre chemin, Firschbach et moi, lorsque soudain, un homme bleu s'écrie :

- *Voilà des roumis !*

Nous ne bronchons pas, nous continuons à marcher. Alors, incertain de son impression, la présence d'un chrétien



en ces lieux lui paraissant invraisemblable, l'homme veut d'abord voir notre visage. Il fait un détour et vient tout droit à notre rencontre.

Il nous dévisage effrontément au passage et nous l'entendons dire: *Hobo!* (non, en langage chleuh).

Il avait cru nous reconnaître à notre teint et à notre démarche, mais nos vêtements étaient si conformes, notre barbe si bien taillée à la marocaine que n'avions rien de *roumis*. Quand nous fûmes hors de sa vue, nous éclatâmes de rire. ■

La Légende de Carthage

Marie-Claire Micouleau

*“ Didon de tes feux, victime infortunée,
“ Tu fuis quand Sychée meurt ; tu meurs quand fuit Enée ! ”
(Victor Hugo traduisant le poète Ausone)*

Il était une fois, vers les années 800 avant Jésus-Christ, une princesse à la beauté sans égale, qui se prénommaient Elissa. Fille du roi de Tyr, elle avait fui son royaume pour échapper à son beau-frère Pygmalion, assassin de son époux Sychée. Elle prit la mer, avec ses gens et ses trésors. Son navire se dirigea vers l'ouest. Elle fit escale à Chypre où elle accueillit, parmi ses compagnons, le grand prêtre d'Astarté, déesse de la fécondité, de la vitalité sexuelle et de la guerre.

Pensant s'installer dans un pays pour y fonder un royaume, elle fit enlever quatre-vingt jeunes filles cyprotes pour assurer une progéniture à ses compagnons. Errant de rive en rive, elle fut surnommée Didon (l'Errante) aux dires de Timée de Taormine qui découvrit beaucoup plus tard des textes grecs qui racontaient son épopée.

Le navire s'engagea dans un golfe où « apparaissait une péninsule presque entièrement

entourée soit par la mer, soit par un lac et rattachée au continent par un isthme barré », nous dit Polybe.

C'est là que, séduite par la beauté du paysage, Didon va fonder une ville qu'elle appellera Qart Haddash (ville neuve en phénicien), d'où le latin Carthago, dont nous avons fait Carthage.

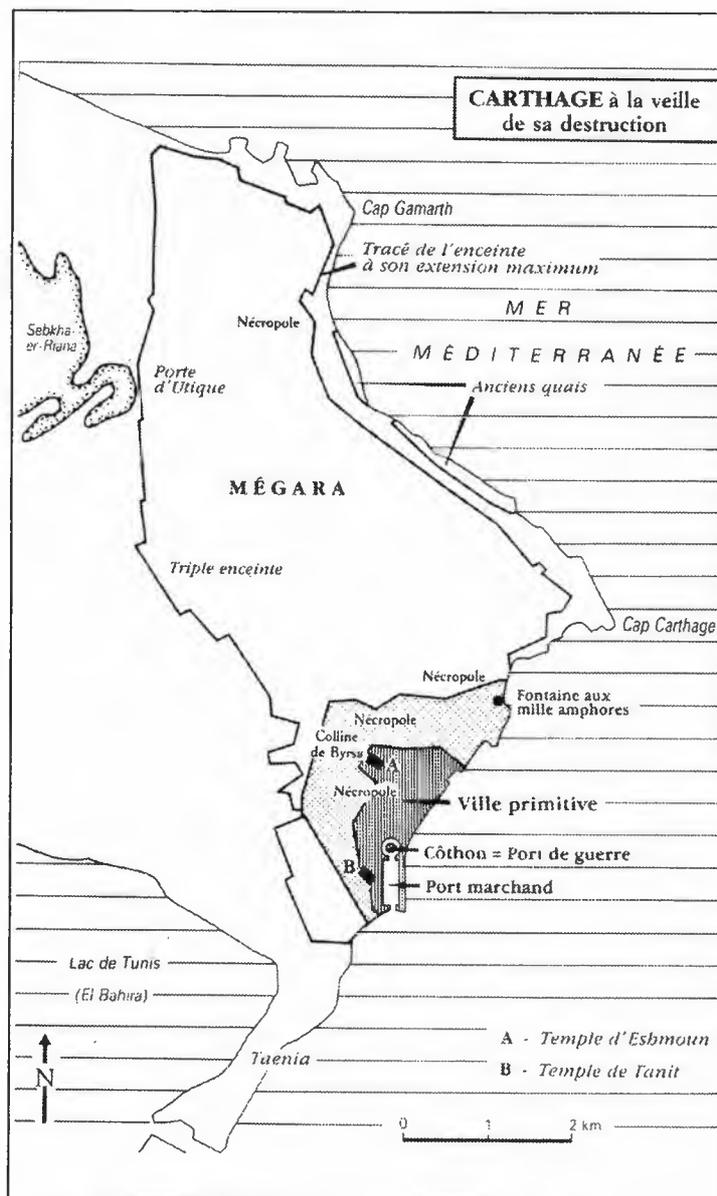
Elle acquit difficilement, auprès des indigènes, un lopin de terre pas plus grand qu'une peau de bœuf. Mais Didon, la rusée, la fit découper en fines lanières, si fines qu'elles recouvraient tout le territoire de la future Carthage.

On connaît la suite, imaginée par Virgile au prix de quelques anachronismes : Enée, fuyant Troie en flammes, se présente devant Didon, beau comme le fils de déesse (Vénus) qu'il était.

« Me voici devant vous, celui que vous cherchez, Enée le Troyen, sauvé des ondes libyennes » (livre 1).

Mais Enée devait poursuivre ses pérégrinations et retrouver le Latium





pour fonder Rome. Il quitta donc, l'ingrat, celle qu'il avait promis d'aimer. Accablée de douleur, Didon fit élever un bûcher où elle se jeta, après s'être poignardée avec l'épée que lui avait offerte Enée.

C'est une légende mais elle nous rappelle l'extrême mobilité maritime des Phéniciens qui sillonnaient la Méditerranée d'est en ouest, pour le commerce des métaux, des denrées alimentaires, des étoffes et des produits

de luxe.

Cependant, six siècles de puissance économique, d'expansions multiples (Malte, Sicile, Sardaigne, Baléares), de prospérité, vont être gommés par la tradition, par le fait d'un seul siècle, celui des guerres puniques (264-146 avant Jésus-Christ).

Les trois guerres acharnées qui ont opposé Rome à Carthage sont dominées par deux grandes figures, celle d'Hannibal et de son extraordinaire traversée des Alpes avec ses éléphants et ses fulgurantes victoires, prenant à revers les Romains à Trasimène et à Cannes. Même après sa terrible défaite de Zama en 202, le relèvement spectaculaire de Carthage lui permit de rembourser, par avance, une énorme indemnité de guerre à Rome.

La figure de Scipion l'Africain fut aussi légendaire, qui comprenait bien que la victoire de Zama n'avait rien de définitif: on se souvient de la figue fraîche venant de Carthage et exhibée devant le sénat, à Rome, par Caton l'Ancien qui démontrait ainsi la proximité si dangereuse de l'ennemi: *Delenda est Carthago!* n'est pas seulement un exemple grammatical! C'est aussi le leitmotiv, martelé par Caton à sa tribune, et approuvé par les sénateurs.

De fait, il fallut à Rome huit jours de combats acharnés pour vaincre



Virgile méditant l'Énéide, près de Melpomène, mosaïque, début III^e siècle après J.-C.

Carthage qui fut incendiée de fond en comble et son périmètre maudit.

Diodore de Sicile rapporte qu'en voyant les flammes, Scipion pleura; il dit à Polybe qui s'en étonnait, qu'il craignait qu'un jour Rome n'en vînt à subir le même sort et il récita à haute voix les vers de l'Iliade :

Un jour viendra où périra Ilion, la ville sainte,

Où périront Priam et le peuple de Priam, habile à manier la lance.

Un demi-siècle plus tard, Marius, puis le plus jeune des Gracques, Caius, tentèrent mais en vain de faire revivre Carthage.

C'est César, peu de temps avant sa mort (en mars 44) qui reprit la déci-

sion et Auguste la mit à exécution en créant une colonie dédiée à César, « Colonia Julia » et placée sous le signe de la déesse Concorde.

A partir du II^e siècle, Carthage devient une grande métropole et garde son prestige jusqu'au V^e siècle après Jésus-Christ.

Autant que Rome, elle aura participé à l'essor de l'Empire romain et à la genèse de la pensée chrétienne, comme nous l'avons vu avec saint Augustin.

Deux historiens arabes, avant Ibn Khaldoun, seront les derniers grands témoins dans le monde arabo-musulman du prestige de la Carthage antique, qu'ils font figurer dans leurs manuscrits et dans leurs cartes.



Portrait de Rose Caron par Léon Bonnat, dans le rôle de Salammbô

La vraie légende de Carthage

La légende de Didon, on pourrait dire le mythe, est multiple. Timée de Taormine en fait un parangon de fidélité conjugale. Et ce ne serait pas par amour d'Énée qu'elle se serait jetée dans le bûcher.

Il imagine que l'altière Didon dut faire forte impression sur les Libyens. Au point même que leur roi, Hiarbas, en tomba amoureux. Il lui proposa donc, avec insistance, une alliance à la fois politique et conjugale. La cité était

encore faible; il n'était guère envisageable de s'opposer au puissant chef. Pourtant, Didon refusait d'être infidèle au souvenir de son premier époux. Elle se résolut donc à s'offrir en sacrifice, afin de ne pas être l'objet d'un affrontement entre la jeune cité et les indigènes. Fin du récit de Timée, repris par Justin.

Ovide, quant à lui, dans ses *Héroïdes* donne un curieux ton plaintif à Didon qui aurait écrit à Énée :



**La mort de Didon par Simon Vouet (1590-1649).
Didon se donne la mort alors qu'Énée quitte Carthage**

« Ainsi, soupire-t-elle, la plume d'oie à la main, tu as résolu de partir et d'abandonner la pauvre Didon, laissant au vent voiles et serments. » La suite reste dans le même registre : la pauvre femme souhaite et redoute un destin tragique pour l'infidèle, elle se laisse même aller à lui suggérer qu'elle pourrait être enceinte de ses œuvres. Mais sa résolution est prise : tournant contre elle le glaive d'Énée, qu'elle tient de sa main gauche — la droite servant à écrire — elle aura la joie de mourir, symboliquement (Ovide était un bon connaisseur des femmes et de l'inconscient : voir son *Art d'aimer*) percée du glaive de l'aimé. ■

Une architecture du Sud

Jeanine de la Hogue

Notre Jardin des Arts s'est intéressé aujourd'hui à une forme architecturale très étonnante. Mais peut-on parler d'architecture lorsque les maisons sont enterrées au fond d'une sorte de puits ? Les très belles photos que nous vous montrons sont une première réponse à cette question. Dans le sud tunisien, à l'ouest et au sud de Gabès, trois formes architecturales ont peuplé notre jardin.



Médénine, ghorfas

Nous commencerons notre promenade à l'ouest de Gabès par Tozeur. Cette ville s'enorgueillit de sa magnifique palmeraie de plus de 400 000 palmiers sur 1 100 hectares, irrigués de 152 sources mais notre curiosité architecturale nous fait nous intéresser à la fabrication de briques blondes, cuites dans les fours primitifs, chauffées au bois de palmier et qui composent les

dessins extraordinairement variés qui contribuent à l'originalité de cette région du Jerid. Un voyageur, le docteur Cagnat écrivait en 1885 : " Quand nous arrivons sous les arbres, les pigeons font grand bruit autour des bassins de pierre et des corniches des toits. Les façades portent toutes une décoration bizarre. Construites en petites briques séchées au soleil, elles

offrent des dessins dus à la disposition symétrique de ces briques qui se détachent, les unes des autres, par une légère saillie et rappellent l'ornementation des nattes d'alfa.

Bien différente est la région, plus au sud, des Matmata et de Medenine. Et l'on est tenté avec André Gide de dire : " Jardins pleins de fleurs et d'abeilles où des parfums rôdaient si fort qu'ils eussent tenu lieu de mangeaille et nous grisait autant que des liqueurs. Le lendemain, je n'aimais plus que le désert ".

Le désert, on le retrouve au pied de la chaîne rocheuse des Matmata qui dominant de ses 600 mètres le plateau au relief tourmenté. On ne peut s'empêcher la première fois que l'on aborde cette région de parler de paysage

lunaire. Il est de fait que, de loin, on aperçoit des sortes de boursouflures sur un plateau aride. Et, dès qu'on s'approche on est fort surpris d'y découvrir toute une vie enterrée. Certains villages de la région sont à peine visibles de la route et l'on peut même passer à côté d'eux sans les remarquer.

On est immédiatement tenté d'approfondir, le mot convient parfaitement, une découverte qui se révèle pleine de charme. On est tenté, et il faut succomber à la tentation, de ne pas quitter ces lieux étonnants. Il faut y passer la nuit. Il y a justement un petit hôtel, il vaudrait mieux dire un gîte, qui permet de le faire.

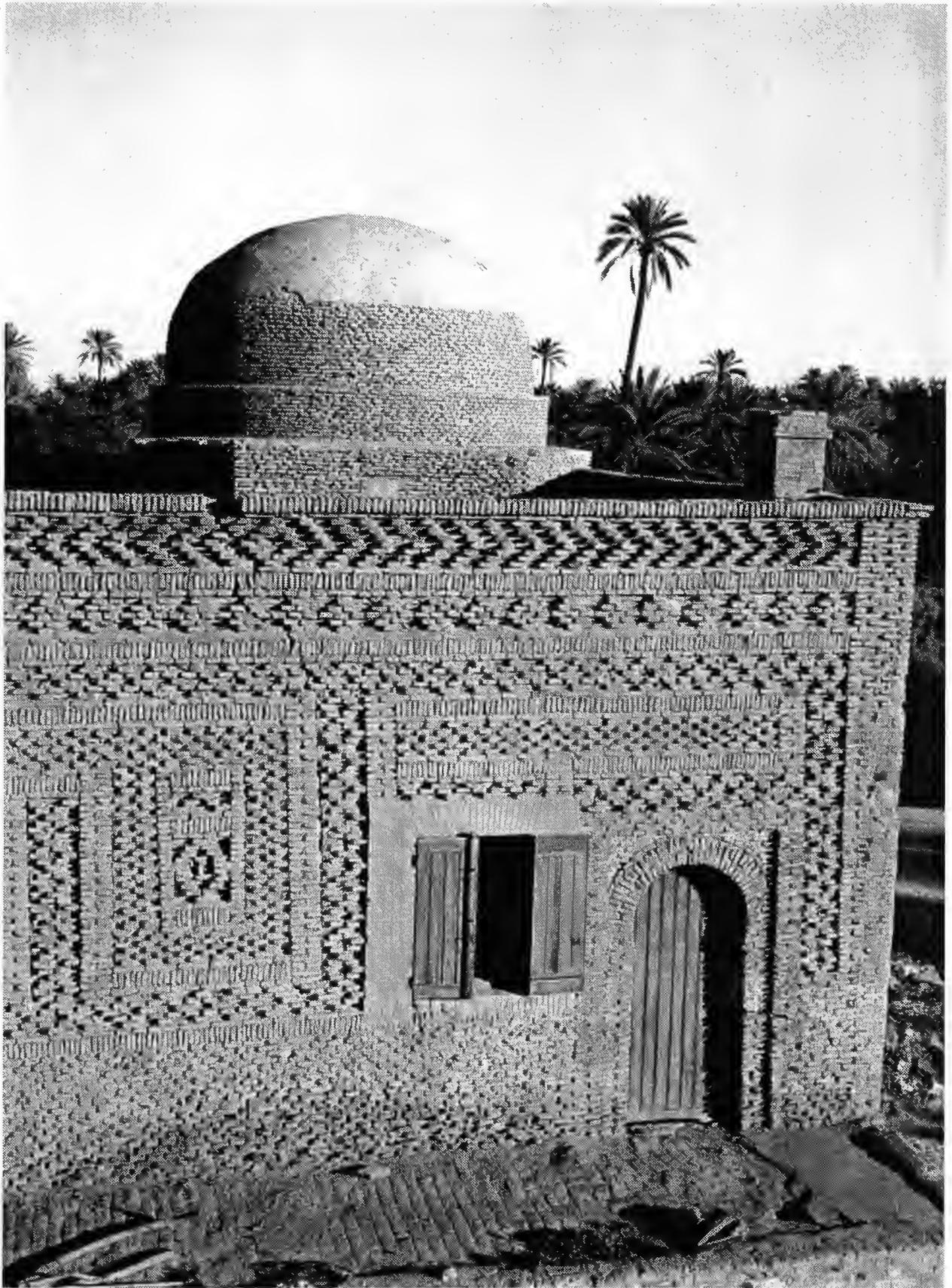
On accède à une cour par un tunnel et de là, par quelques marches, on



Matmata, habitations troglodytes



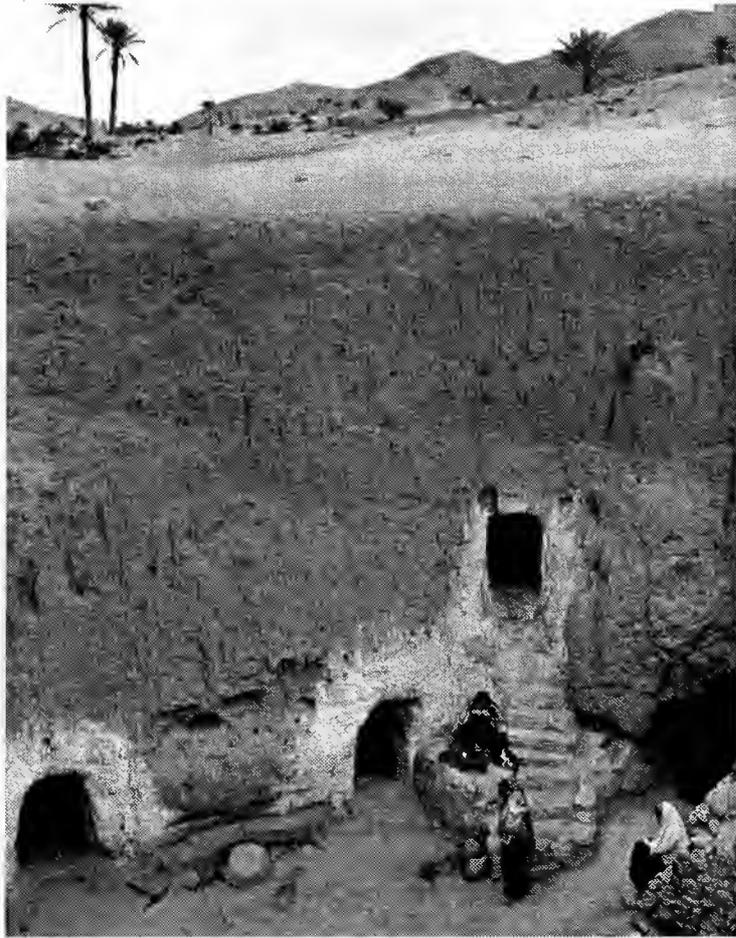
Médénine, ghorfas



Tozeur



Matmata, habitations troglodytes



Matmata, habitations troglodytes

pénètre dans les chambres creusées dans la paroi. Le mobilier qui est celui de la plupart des habitations est simple : un lit fait d'une claie de palmes, liées avec des cordelettes, des étagères creusées dans le rocher, parfois ornées de dessins géométriques.

La nuit tombe lentement dans la cour. Les ânes, les chèvres regagnent leur étable, les lampes s'allument.

Pour tous, c'est l'heure du repas. Une table d'hôte accueille les visiteurs. Puis c'est le repos dans le silence de la nuit, à peine troublé parfois par une chèvre qui bêle. A-t-elle rêvé ou s'inquiète-t-elle pour son chevreau ? Un

chien la fait taire d'un bref aboiement et le silence, d'une qualité presque palpable tant il est dense, s'installe à nouveau.

Comment ces habitations troglodytiques se sont-elles implantées dans ces régions rudes, apparemment déshéritées ? Les populations berbères, qui vivaient dans la plaine, en ont été chassées par l'invasion arabe et se sont, en quelque sorte, " camouflées " dans des habitations troglodytiques creusées dans de la terre rouge, formant un paysage irréel. A Matmata, il y a pas moins de 700 excavations de 10 à 15 mètres de diamètre et, en moyenne, de 5 à 7 mètres de profondeur.

Une autre forme d'architecture, les ghorfas permet de comprendre que, là aussi, il s'agit d'un système de défense. Ces constructions, d'abord utilisées pour servir d'entrepôts, puis d'habitat, mettaient à l'abri des pillards, dans leurs cellules étroites, en hauteur, les récoltes surveillées par des gardiens appointés. A Medemine, par exemple, elles pouvaient avoir jusqu'à 6 étages.

Cette rapide promenade dans le sud tunisien aura été le prétexte à voir de belles images d'une région curieuse et pleine de charme. Il y aurait encore beaucoup à dire et nous le ferons sûrement une autre fois. ■

Le sauvetage d'un viaduc

Le pont de Sidi Rached à Constantine

René Mayer

Le 1^{er} octobre 1952, je rejoins Constantine. Là, durant cinq années, je vais pratiquer le métier passionnant que j'ai choisi : celui d'ingénieur des Ponts et Chaussées, d'autant plus exaltant que les possibilités d'action qui me sont offertes dans ce pays neuf sont sensiblement plus étendues et plus variées qu'elles n'auraient pu l'être en métropole.

Je ne suis en fonction que depuis un mois quand l'un des ingénieurs subdivisionnaires, M. Chauve, entre en trombe dans mon bureau : « Venez vite ! Venez vite ! M'sieur l'ingénieur ! Le viaduc de Sidi Rached va s'effondrer ! Les pierres de la voûte commencent à tomber ! J'ai prévenu la police et la mairie. J'ai fait couper la circulation !... »

Des trois grands ouvrages d'art qui franchissent de nos jours les gorges du Rhummel et relient Constantine à son plateau, le plus spectaculaire est, sans nul doute, le viaduc de Sidi Rached. Construit de 1908 à 1912, par le

célèbre ingénieur Paul Séjourné, il est une sorte de frère jumeau du pont Adolphe à Luxembourg. D'une allure souveraine, il enjambe un site plus grandiose encore que la vallée de la Pétrusse. D'une longueur totale de 450 m, formé d'une succession de voûtes en plein cintre, il comporte une arche centrale de 68 m d'ouverture qui surplombe la rivière qu'on entend, cent cinquante mètres plus bas, cascader dans la fraîche obscurité des gorges.

Certes, cet ouvrage a, dès son achèvement, posé quelques problèmes. Il est même depuis longtemps l'objet de travaux de confortement. Chaque année, en bordure des gorges, une entreprise spécialisée vient forer quelques pieux obliques destinés, dit-on, à renforcer les fondations de ses piles. Mais personne n'imaginait qu'il lui prendrait la fantaisie de nous livrer un aussi méchant tour !. Car, quand un ouvrage, d'une taille aussi monumentale décide de s'effondrer, que peut-on faire pour

l'en empêcher ? Heureusement, mon ange gardien est là qui veille sur mes premiers pas professionnels...

Il se trouve en effet que j'ai déjà eu l'occasion d'étudier cet ouvrage. Je le connais même assez bien. Un an et demi auparavant, alors que je n'étais encore qu'ingénieur-élève à l'École nationale des Ponts et Chaussées, comme je m'intéressais à tout ce qui concernait l'Algérie, j'avais choisi ce beau viaduc pour sujet d'un rapport de fin d'année. J'avais alors rédigé un mémoire, soulignant son élégance et mettant l'accent sur l'originalité de son mode de construction. Au passage, j'avais critiqué le diagnostic sur lequel se fondaient les travaux de confortement dont il faisait rituellement l'objet, osant même soutenir leur parfaite inutilité !

Le beau viaduc de Paul Séjourné est un ouvrage de conception mixte qui, à la pierre de taille, matériau traditionnel des grands ouvrages d'art des siècles précédents, allie l'usage du béton armé, matériau innovant qui venait de faire son apparition à la fin du dix-neuvième siècle. Grâce à ses performances mécaniques, de nouvelles audaces, des formes plus souples, des proportions plus élancées s'offraient aux ingénieurs.

Mais, comme l'œil de ses contemporains n'était pas encore accoutumé à l'austère apparence du béton armé, Paul Séjourné avait enfoui celui-ci dans des encorbellements classiques,

taillés dans un calcaire dont les teintes chaudes confèrent à l'ouvrage une sensuelle beauté. Le viaduc de Sidi Rached est donc une oeuvre métissée qui marie deux matières n'obéissant pas aux mêmes lois de la résistance des matériaux.

A cette première cause de complexité, s'en ajoutait une seconde qui tenait à la géométrie de l'ouvrage. Celui-ci est la combinaison de deux arcs, l'un, vertical, qui constitue l'arche centrale du viaduc et enjambe les gorges du Rhummel, et l'autre, horizontal, qui forme le platelage et supporte la chaussée en épousant la courbe des remparts de la ville. Ces deux arcs sont soudés dans l'espace par leur sommet. Quand l'un se déforme, il entraîne l'autre.

La thèse que soutenait mon rapport d'ingénieur-élève était que, si la grande voûte en maçonnerie se déformait, ce n'était nullement le fait de ses piles, qu'on supposait à tort soumises à un glissement vers l'aval, mais le fait de son sommet, entraîné vers l'amont par l'arc horizontal. Ce dernier était comprimé par un glissement de terrain que personne n'avait décelé, qui descendait du plateau du Mansourah et était situé à trois cents ou quatre cents mètres de là.

Comme tout arc que l'on bande, celui-ci voyait sa courbure s'accroître et sa « flèche » s'accroître. Le mouvement de son sommet entraînait le sommet de la voûte centrale auquel il était lié. Les fondations du viaduc n'étaient



Le pont Sidi Rached

pour rien dans cette déformation et les travaux de consolidation qu'on leur faisait subir depuis des années étaient emplâtre sur jambe de bois.

« Il faut bien que jeunesse se passe » avait dû soupirer l'examineur auquel cet impertinent mémoire avait été soumis. Et il lui avait fort distraitemment attribué une note convenable... avant de l'expédier aux archives de l'Ecole.

A présent, ce travail d'étudiant allait m'être bien utile !

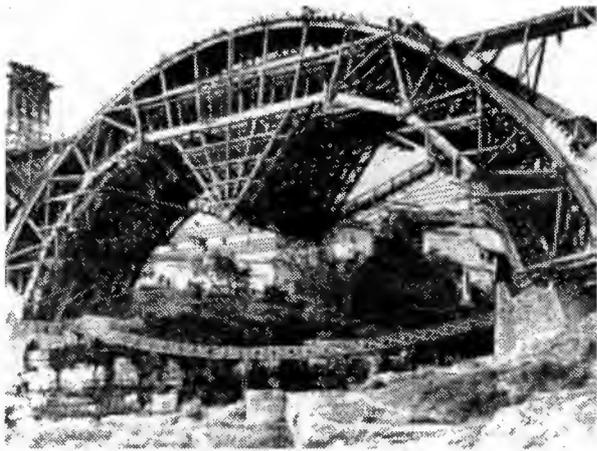
Je ne prends même pas le temps d'aller sur place. A quoi bon ? Mon diagnostic est déjà fait et les minutes comptent ! Par téléphone, je convoque sur les lieux le plus gros entrepreneur de la ville, Paul Rossi : « Interrompez au besoin d'autres chantiers ! Amenez séance tenante à pied d'œuvre vos meilleures équipes. Qu'elles soient équipées de compresseurs, de marteaux-piqueurs, d'échafaudages, de coffrages, de grues de

chantier. Amenez un générateur d'électricité et des projecteurs : nous allons devoir travailler toute la nuit ! »

Puis j'appelle un géomètre qui devra, quant à lui, mettre ses appareils en station sur les deux rives afin de surveiller, en temps réel et dans leurs trois dimensions, les mouvements de quelques points-clés de l'ouvrage.

Ayant donné ces instructions, je peux rejoindre aux abords du viaduc où il m'a précédé, mon patron, l'ingénieur en chef Louis Longeaux, ancien directeur général des Travaux Publics en Indochine. Ensemble, nous examinons la voûte, aux jumelles. Près de sa clé, des pierres de taille se fissurent. De temps à autre, dans un craquement, l'une d'elle éclate. Un morceau de voussoir se détache et plonge en tournoyant dans les profondeurs des gorges.

C'est une question d'heures. Si la clé de voûte cède, non seulement elle pro-



Construction du pont Sidi Rached

voquera l'éroulement de l'arche centrale mais, de proche en proche, et comme un château de cartes qui s'effondre, sa chute risque d'entraîner celle des voûtes adjacentes dont les poussées ne seront plus compensées.

Je fais part à Louis Longeaux de mon analyse et lui expose mon plan. « A supposer que nous ayons les moyens d'y parvenir, il ne sert à rien de vouloir consolider la voûte centrale. Elle n'est nullement responsable de la dislocation à laquelle nous assistons. Elle est la victime du désordre, elle n'en est pas la cause. Elle ne fait que subir les efforts qui lui sont communiqués par le platelage, lui-même mis en mouvement par ce glissement de terrain face auquel, à court terme, nous sommes impuissants. De toute urgence, il faut dissocier l'effet de la cause et couper ce platelage. Le salut va dépendre de notre rapidité d'exécution !

Plus tard, quand nous serons parvenus à stopper le mouvement fatal, nous créerons un appui médian situé sur la partie rocheuse et stable et nous nous en servirons comme d'une nouvelle culée intermédiaire. Nous désolidariserons ainsi la partie de

l'ouvrage qui franchit les gorges de celle qui, sur la rive droite, est entraînée par le glissement de terrain.

Entre les deux, nous introduirons un arc à trois articulations, facilement déformable qui ne transmettra aucun effort. Ainsi, même si nous ne parvenons pas à arrêter ce fichu glissement de terrain, du moins celui-ci n'entraînera-t-il plus la voûte principale ».

Haut fonctionnaire d'une grande qualité, Louis Longeaux est devant une décision délicate. Ma thèse lui semble intelligente, mais elle est audacieuse et surtout inédite. Compte tenu de la valeur de l'ouvrage, il aimerait mieux pouvoir s'appuyer sur des expertises de haut niveau.

Malheureusement, les services techniques, disposant d'une compétence assurée en la matière, sont à Paris. Il n'existe encore aucun aéroport à Constantine. Au mieux, les experts ne pourront donc être là avant trois jours. Peut-il remettre le sort d'un monument, connu dans le monde entier, entre les mains d'un ingénieur débutant qui, sur cet ouvrage complexe, expose des théories entièrement neuves ?

Courageusement, Louis Longeaux fait le pari de Pascal. S'il tempore, la catastrophe est certaine. Autant risquer de faire confiance à ce jeune homme. J'ai son feu vert. Il se chargera d'expliquer la situation au préfet et me « couvrira » quant aux suites administratives. Il est clair que l'heure n'est plus au respect des



formalités réglementaires.

Sous une voûte secondaire du viaduc, l'entreprise édifie à la hâte un cintre. Dès que celui-ci soutient suffisamment l'arc que j'ai choisi d'opérer, une batterie de marteaux-piqueurs l'attaquent par le dessus. En cette section, on découpera successivement la chaussée, les diverses canalisations qu'elle contient, le platelage en béton armé, et enfin la voûte secondaire. A l'échelle près, c'est un travail de chirurgien. Il faut amputer rapidement sans attenter aux oeuvres vives. La nuit est tombée. Les projecteurs illuminent le viaduc. Les équipes se relaient.

Mais quand on est jeune, on ne pense pas à tout. L'audace parle plus haut que la prudence. C'est à la sécurité que l'on songe généralement en dernier !

Soudain, vers deux heures du matin, une détonation retentit. Du fond des gorges, son écho remonte vers nous. Cédant brutalement à l'effort colossal

qui le comprimait, le platelage en béton armé, déjà largement sectionné par les m a r t e a u x - piqueurs, vient subitement d'exploser ! D'un coup, les deux lèvres de la coupure se sont rapprochées d'environ

un mètre. La tranchée ouverte dans la chaussée s'est refermée !

Heureusement, à ce moment-là, afin d'attaquer sous un autre angle, tous les ouvriers (et moi-même) venions de remonter hors de la fouille, évitant ainsi d'être transformés en crêpes. Décidément, mon ange gardien reste vigilant !

Bientôt, les géomètres m'apportent les résultats des mesures qu'ils opèrent d'heure en heure. L'écrasement brutal du noyau en béton armé du platelage a permis à l'énorme masse de la voûte centrale de se redresser. Sa clé s'est déplacée de quatre-vingts centimètres pour reprendre pratiquement son aplomb initial. C'est la confirmation de mon diagnostic.

Cette fois, le viaduc est sauvé ! Certains ne sont pas loin de considérer que ce jeune « X » fraîchement débarqué est un magicien. On chuchote qu'il est originaire du pays. Les Mayer ne sont-ils pas de Penthièvre ? ■

Promenade architecturale dans Tunis

Patrice Sanguy

Ville qui a connu bien des maîtres, Tunis semble n'avoir retenu de ses différents occupants, pourtant tous de fiers guerriers, que la douceur de vivre. C'est peut-être pour cela que son plan fait penser, non à un faucon prêt à fondre sur les proies des anciens corsaires, mais à un papillon qui étalerait ses ailes de part et d'autre de l'isthme séparant la Sebkhâ Sedjoui à l'ouest du lac de Tunis, à l'est. Il suffit donc au visiteur, pour se repérer, d'avoir toujours à l'esprit l'axe central du papillon, c'est-à-dire la rue qui traverse la Médina de la Casbah à la porte de France où elle devient l'avenue Bourguiba qui, elle aussi, coupe en deux la ville nouvelle et se prolonge jusqu'au port.

A partir de là, rien de plus facile que de flâner dans une cité où, si les styles sont divers, il semble y avoir eu, à travers les âges, un goût constant pour une architecture qui évoquerait une autre passion des Tunisiens, celle de la pâtisserie, passion d'ailleurs parfaitement compatible avec le goût de paraître que ce pays partage avec le reste de la Méditerranée.

Partant de la Casbah, qui a malheureusement subi les effets d'une modernisation à coup de bulldozer, dans les premiers temps du règne de Bourguiba, on peut voir les principaux édifices officiels de l'époque turque, tous situés dans la partie haute de la ville. Cette position n'a rien de fortuit, car elle permettait à ses occupants de ne pas souffrir de la stagnation des eaux usées, celles-ci dévalant commodément vers les bas-quartiers en direction du port, zone aimablement réservée aux moins privilégiés, aux esclaves chrétiens et

aux marchands, diplomates et religieux étrangers. On s'attardera dans le quartier situé au sud de la mosquée cathédrale de la Zitouna.

Il comporte en effet de bien belles demeures, inaccessibles au public, mais dont l'on peut se faire une idée en dînant au Dar Belhadj ou au Dar el-Jeld, deux magnifiques maisons de négociants, transformées pour le plaisir des yeux et du palais en restaurants. Toujours dans ce quartier, on veillera à prendre la rue Tourbet el-Bey pour se rendre au monument du même nom.



Avenue de Paris

Celui-ci abrite le mausolée de la dernière dynastie beylicale tunisienne, la famille husseïnide.

Au passage, ceux qui savent l'arabe seront alertés par un modeste écriteau dans cette langue, à mi-parcours dans la même rue. Il signale la médersa où Ibn Khaldoun, né à Tunis dans une famille musulmane chassée de Séville, fit ses études. Pour ceux qui ne savent pas l'arabe, l'inscription restera évidemment lettre morte, ce qui les privera de rendre un hommage silencieux à l'auteur des *Prolégomènes* et de *l'Histoire des Berbères*. Ils se consoleront avec la visite du Tourbet el-Bey qui leur fera une vive impression avec son architecture mi-andalouse, mi-rennaissance italienne, la beauté de ses marbres et de ses panneaux de céra-

miques, sans parler de la mélancolie se dégageant des salles où reposent, en rangs serrés, princes et princesses de l'ancienne maison régnante.

Tout à l'opposé de cet aristocratique quartier, on trouvera autour de la porte de Carthage (Bab Carthagena) d'autres souvenirs et une architecture plus modeste quoiqu'aussi intéressante. Formant angle droit avec la Porte de Carthage, s'ouvre Bab el-Khadra. Longtemps connue sous le nom de porte des Maltais, elle se trouve au centre d'un faubourg qu'habita longtemps une population mêlée, mais où les cochers maltais tenaient le haut du pavé. Dans plus d'une impasse on trouve trace des anneaux auxquels ces insulaires attachaient leurs chevaux, ainsi que les écuries au-dessus des-



quelles ils vivaient dans des conditions souvent misérables. Leur église paroissiale, l'église du Sacré-Cœur, où l'archevêché veillait à ce qu'il y eût toujours des prêtres maltais pour le service de ces fervents catholiques, existe encore, quoique transformée en commissariat de police.

La rue Bab el-Khadra amène à un quartier plus ancien, la rue des Maltais et à la rue Malta Sghira (ou de la Petite Malte) qui conserve le souvenir du bidonville, construit au milieu du XIX^e siècle, par les immigrants venus travailler aux travaux de modernisation, entrepris par les beys de Tunis et qui ne pouvaient payer les loyers exorbitants du quartier franc.

Celui-ci commence à proximité immédiate avec le petit cimetière de l'église anglicane. Il conserve d'intéres-

santes pierres tombales. L'on remarquera notamment celles d'une famille huguenote, la famille Chapelié, un temps propriétaire du fondouk où résidaient le consul et les marchands français. Cet édifice se trouve au numéro 15 de la rue de l'Ancienne Douane. On y voit, au rez-de-chaussée, les magasins où l'on remisait marchandises et animaux, tandis qu'à l'étage supérieur une galerie couverte desservait les logements. Une impressionnante porte cochère ferme l'entrée. Les vantaux et les ferrures sont d'époque et ont manifestement été conçus pour garantir la sécurité des occupants et de leurs marchandises.

La maison Chapelié est malheureusement occupée, aujourd'hui, par des squatters qui n'aiment pas la visite et il est préférable de ne pas la faire durer. Il n'y a guère de doute que, tant le monument que ses habitants actuels, bénéficieraient grandement d'une séparation à l'amiable. Ceci est vrai, sans doute, d'autres anciens fondouks européens que je n'ai pas eu l'occasion de visiter.

En poussant jusqu'au bout de la rue, on arrive à la Porte de France, au centre névralgique de l'ancien quartier franc et à l'angle du consulat d'Angleterre, qui abrite toujours l'ambassade de ce pays. On retrouve là l'extrémité de l'axe dont j'ai déjà parlé et qui vient de la Casbah. Dans cette section, il porte le nom de rue de l'Eglise en raison de la présence au numéro 14 de l'église, fondée en 1662 par le père Le Vacher. Elle



Le Théâtre

fut la seule paroisse catholique de la Régence jusqu'au XIX^e siècle. On venait s'y marier de toute la Tunisie, les mariés, leurs familles et toute la noce devant le plus souvent prendre un bateau (à voile) pour arriver jusque-là.

L'église abrite actuellement le bureau de l'état civil de la ville de Tunis. Elle est donc visible aux heures d'ouverture de l'administration. La structure n'a pas été modifiée fondamentalement. Cela dit, on peut trouver que les guichets qui ont été installés pour le service du public, entre les colonnes de la nef, n'ajoutent rien à l'intérêt de l'endroit. Le presbytère, qui jouxte l'église, en revanche, est en train de faire l'objet d'une restauration scrupuleuse, dans le cadre d'un programme

financé par l'Italie et l'Union européenne. On peut donc espérer que le tour de l'ancien sanctuaire viendra. Si, en revanche, on a pris, à la Porte de France, la voie qui part sur la droite au lieu de prendre la rue de l'Eglise, on aura eu l'occasion de visiter le Souk El Grana. Ce quartier tient son nom des commerçants Juifs livournais auquel il était affecté. Cette communauté, qui frayait peu avec les Juifs tunisiens, participa activement, malgré son éloignement, au mouvement pour l'unité italienne et constitua un ferment de modernité dans la Tunisie du XIX^e siècle. Elle est encore représentée à Tunis par la famille Finzi, qui y gère toujours la plus ancienne imprimerie et maison d'édition du pays et y publie



Rabbin

son seul hebdomadaire en langue italienne, le *Corriere di Tunisi*.

A la Porte de France commence l'ancienne ville européenne. Celle-ci a conservé, de la réelle rivalité qui opposa en Tunisie les populations italienne et française, un caractère composite, à la fois Art Déco et Modern Style, mais au total foncièrement méditerranéen et latin, et d'un grand charme.

Ce sera à chacun de faire des découvertes en observant l'inventivité et la profusion qui ont présidé à la décoration des façades. Pour ce qui est des monuments principaux, il faut commencer par ceux qui bordent les Champs-Élysées tunisois, l'ancienne avenue Jules-Ferry (aujourd'hui Bourguiba), rénovée dernièrement, et à laquelle a été conservé ce qui en faisait le charme (proportions mises à part). On pense, bien sûr, au terre-plein planté de magnifiques ficus, prome-

nade très appréciée des Tunisois qui se sont mobilisés pour que les édiles ne le sacrifient pas à la circulation automobile, comme cela avait été envisagé.

En haut de l'avenue, l'ambassade de France et la cathédrale qui se font face, en souvenir de l'alliance qui régna entre elles au temps du cardinal Lavignerie.

L'ambassade a le bénéfice de l'antériorité, ayant été construite au milieu du XIX^e siècle par Léon Roches, qui, comme l'on sait, fut aussi, au cours d'une carrière mouvementée, le secrétaire d'Abd-el-Kader. Une récente rénovation a rendu au bâtiment son aspect d'origine, le faisant étonnamment ressembler à une préfecture provençale ou languedocienne.

La cathédrale, quant à elle, est d'un style pseudo-byzantin, assez banal pour ce qui est de la façade, le vaisseau étant d'agréables proportions. Le cardinal Lavignerie fit bâtir le sanctuaire sur l'emplacement de l'ancien cimetière catholique, dépendant de l'église Sainte-Croix et dans lequel étaient notamment enterrés les chrétiens morts en captivité. Ce terrain était assez marécageux et la restauration entreprise il y a quelques années, aux frais du gouvernement tunisien, s'est avérée particulièrement coûteuse, en raison du caractère instable du terrain et du poids de la construction.

Pour en terminer avec les principaux édifices du culte, on conseillera de pousser jusqu'à l'avenue de Paris, pour



Café maure de la casbah, où se retrouvent juifs et musulmans

jeter un coup d'œil (ne la visite pas qui veut par les temps qui courent) sur la belle façade très *Années Trente* de la grande synagogue de Tunis. Elle fut édifée grâce à un legs du philanthrope français Daniel Osiris, celui-là même qui légua aussi à la France le château de Malmaison, qu'il avait sauvé de ses deniers, en hommage à son grand-père, héros des guerres de la Révolution et de l'Empire.

Le temple, également restauré aux frais de l'Etat tunisien, fut construit par l'architecte Victor Valensi, qui contribua beaucoup à la préservation de la Médina de Tunis. On terminera cette

promenade du Tunis début de siècle, par les monuments emblématiques de la rivalité culturelle italo-française, l'opéra Rossini et le théâtre municipal de Tunis dont les façades rivalisant d'exubérance et d'imagination débridée sont un témoignage éclatant de l'amour de la vie, élément essentiel de la séduction tunisienne et qui aura frappé pendant toute cette visite.

Les remerciements de l'auteur vont au professeur Habib Kazdaghli à qui il doit les mémorables visites qu'il a faites dans Tunis et l'essentiel des informations à partir desquelles il a rédigé cet article. ■

Repères bibliographiques

Jeanine de la Hogue

Guy de Maupassant sur les chemins d'Algérie,

textes rassemblés et présentés par Jean Emmanuel, préface d'Olivier Frébourg, Magellan et Cie, Collection Traces et Fragments, 19,90 euros.

Maupassant découvre l'Algérie en 1881 à bord d'un navire *l'Abd-el-Kader*. Il y reste deux mois et descend jusqu'à Ghardaïa. En 1884, il publie des chroniques pour le *Gaulois*, inspirées par l'Algérie sous le titre de *Au Soleil*. Il repart en 1887 pour l'Algérie d'abord, puis pour la Tunisie où il restera aussi deux mois. Il y retournera plusieurs fois et la dernière en 1890. « Le voyage est une espèce de porte par où l'on sort de la réalité connue pour pénétrer dans une réalité inespérée qui semble un rêve. Une gare ! Un port ! Un train qui siffle et crache son premier jet de vapeur ! Un grand navire passant dans les jetées, lentement, mais dont le ventre halète d'impatience et qui va fuir là-bas, à l'horizon, vers des pays nouveaux ! Qui peut voir cela sans frémir d'envie, sans sentir s'éveiller dans son âme le frissonnant désir des longs voyages ? Moi, je me sentais attiré vers l'Afrique par un impérieux besoin, par la nostalgie du Désert ignoré, comme par le pressentiment d'une passion qui va naître... Je voulais voir cette terre du soleil et du sable en plein été, sous la pesante chaleur, dans l'éblouissement furieux de la lumière. Dans ce premier livre, *Au Soleil*, il cite Flaubert, autre voyageur : « On peut se figurer le désert, les pyramides, le Sphinx, avant

de les avoir vus ; mais ce qu'on imagine point, c'est la tête d'un barbier turc accroupi devant sa porte ». Tout est dit dans ces quelques lignes. Mais, derrière l'éblouissement que lui cause le pays, Maupassant se livre à une critique vigoureuse de la colonisation française, il en dénonce à la fois les grandeurs et les faiblesses. Ainsi, il écrit : « Tout ce que nous faisons semble un contresens, un défi à ce pays, non pas tant à ses habitants premiers qu'à la terre elle-même ». Dans cet ouvrage, on trouvera tous les écrits que Maupassant a consacrés à l'Algérie, illustrés par cinquante gravures, illustrations et photographies d'époque. Il est intéressant de voir qu'un écrivain a la possibilité de se faire entendre et de donner son opinion et qu'on néglige le fait qu'il n'a fait que de courts séjours en regard des vies entières d'autres personnages qui ne pouvaient se faire entendre. Cet ouvrage a le mérite de nous y faire réfléchir en nous faisant mieux connaître un remarquable écrivain.

Bône, une perle du Maghreb. Et la Colonne Randon

par Georges Refalo. Mémoire de notre temps.

La Colonne Randon est un quartier populaire de Bône. C'est là qu'est né l'auteur et il restera toujours attaché à cet endroit. Il a fait cet ouvrage pour que ses enfants, ses petits-enfants, ses amis puissent garder « un témoignage de la vraie histoire de Bône. Qui était Randon ? Comme général, il arrive à Bône et

pendant six ans, va oeuvrer pour donner à Bône tous les moyens de devenir une vraie ville. » Grâce à ses actions, un faubourg est créé au nord de la ville et sera baptisé Colonne Randon. Ministre de la guerre, il est nommé maréchal. C'est aussi dans ce faubourg que naît un autre maréchal, Alphonse Juin. Très illustré, cet album rappellera à tous les Bônois leurs souvenirs et donnera à ceux qui ne l'ont pas connue le regret d'une belle ville.

Spahis blindés en Algérie 1954-1962,

présenté par le général Patrick Simon, président du Burnous. Edité par le Burnous, 18 rue de Vézelay 750085 Paris. Réalisation G. Mehu et P. Simon.

Après une rapide chronologie de l'Algérie, c'est l'histoire des campagnes des spahis algériens et marocains, de la guerre d'Algérie qui nous est contée. L'histoire détaillée, ensuite des régiments, 1^{er}, 2^e, 8^e, 21^e et 6^e avec indication des officiers, implantation des régiments et historique. Très illustré, l'album apprend beaucoup sur les actions de ces prestigieux régiments.

Augustin Ferrando 1880-1957, peintre fauve

par Paule Ferrando-Cruveiller, sa fille. 128 bd de Courcelles 75017 Paris. 30 euros.

Ce très bel album nous restitue, avec une grande vérité, le talent d'Augustin Ferrando. Dans l'introduction, Paule Cruveiller parle avec émotion de son père: « ce livre, longuement pensé, est l'aboutissement d'un vieux rêve: laisser après moi, son unique enfant, une oeuvre durable qui le protégera de l'oubli, fera connaître l'homme, plein d'humanité, l'exceptionnel coloriste, l'éternelle jeunesse de sa peinture. » On découvre aussi la qualité de ses portraits, la vie qu'il a su donner à ces visages. C'est Christian Germak qui retrace l'existence du peintre, entièrement vouée à son art. Né en 1880 à Miliana,

Augustin Ferrando est très sensible à la nature. « Avec, pour l'inspirer, toute une jeunesse de rêveries qui se trempaient, jour et nuit, dans le charme changeant de l'Atlas et de l'Ouarsenis (au nom mystérieux de l'œil du monde) Vision fugace, irréaliste, qui reste éventuellement barrée, sur le devant, par le mamelon aux reflets rouges du Zaccar, surmontant la plaine verdoyante du Chélif, que l'on voit au premier plan. » Il restera, sa vie durant, marqué par ce paysage. Dès l'âge de vingt ans, il a deux premiers prix suivis, l'année suivante, d'un autre premier prix. Il part pour Paris, est reçu premier au concours d'entrée à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts et entre à l'atelier de Cormon, considéré comme l'un des meilleurs enseignants de l'époque. Ferrando est, à ce moment-là, très marqué par le classicisme. Plus tard, il souhaitera s'inspirer de la lumière de son pays natal et, en 1909, il part pour l'Algérie. Et c'est à Miliana qu'il mourra le 7 avril 1957. Dans son introduction, sa fille écrit: « Je revois ses mains, un peu rousses, larges, rassurantes, adroites, intelligentes et sensibles. Je le revois, écrasant sur sa palette ces couleurs qu'il aimait tant et ce blanc qu'il savait si bien manier. A larges traits, avec son pinceau, il dessinait directement sur le support choisi puis, par touches successives et rapides, il se mettait à peindre avec des gestes sûrs, tout en sifflant du Schubert, le visage attentif, serein. Très vite, le sujet apparaissait ». Merci à sa fille de nous avoir permis de découvrir ou de retrouver ce grand peintre.

Weygand, années 1940-1965

par Georges Hirtz, Al Koudia. Hauts de Malouesse. Chemin de la Plaine des Dés. 13080 Luynes. 22 euros.

En témoignage, ces mots de Weygand: « L'honneur, il ne suffit pas d'en parler. Il faut le pratiquer, c'est-à-dire être courageux

et dire la vérité... » Ces sentiments, Weygand les a toujours mis en pratique dans sa vie. Et c'est ce que Georges Hirtz démontre dans tout son ouvrage, citant des faits peu connus, des témoignages irréfutables, démontrant que Weygand a été la victime d'une sorte de machination qui l'éliminera de toute action directe. Et pourtant « en préservant jalousement le continent africain de la main-mise allemande et italienne, et en préparant l'Armée d'Afrique et les populations à la reprise du combat, Weygand va faire, de l'espace algéro-marocain, la base de départ la plus apte au lancement des contre-offensives de libération de la France et de l'Europe occidentale ». Son attitude déplaira fortement, en particulier au général De Gaulle. Georges Hirtz cite certaines phrases prononcées par De Gaulle qui prouvent l'inimitié, pour ne pas dire plus, qui l'animait envers Weygand et qui assombriront la fin de vie de cet immense soldat.

Mouna, mimouna, achoura

par Claude Arrieu. *Pyrégraph* – 17 euros.

Le Fond de la Vielle – 31 160 Estadens. Contact avec l'auteur : 05 62 55 14.

En sous-titre : Les fêtes de la convergence religieuse en Afrique du Nord avant 1962. L'auteur, dans son avant-propos, précise ses intentions : « cet essai, comme son titre le laisse supposer, prolonge en l'élargissant une recherche publiée en mars 1999, chez le même éditeur, sous le titre *La Mouna, une brioche qui vient de loin...* Il s'agissait alors, pour l'essentiel, de retrouver le sens et l'origine d'un rite que d'aucuns qualifiaient de *folklorique* et qui se matérialisait, sans plus, pour les chrétiens d'Algérie, par la consommation, au moment de Pâques, d'une brioche connue sous le nom de *mouna* (*mona* en espagnol) ». L'auteur, dans son ouvrage, se livre à une véritable étude scientifique de l'origine de cette innocente brioche et, grâce

à une documentation très sérieuse, nous explique la signification religieuse de ce rite. Il se livre à une longue évocation de la *mimouna* des Juifs d'Afrique du Nord et suggère des liens avec la mythologie berbère. Bref, voici un livre qu'il faut lire avec attention. On y trouve aussi deux recettes de *mouna*, la *mouna* tabarquine et la recette de la cousine Lucette. Un regard original sur les fêtes religieuses d'Afrique du Nord de toutes confessions.

Oran et Mers-el-Kebir, vestiges du passé espagnol

par Louis Abadie – Editions Jacques Gandini
rue de Roquebillière 06300 Nice. 12 euros.

Louis Abadie nous a présenté Oran dans la période moderne. Ici, il nous raconte l'histoire d'Oran et de Mars-el-Kébir dans le passé, grâce à des textes anciens. Le premier très complet est de René Lespés et a paru dans la *Revue Africaine* n° 360 – 1934. Des textes, d'Alexandre Pestemaldjoglou, sur ce qui subsiste de l'Oran espagnol, de Camille Kehl sur le fort de Santa Cruz, d'autres textes d'Alexandre Pestemaldjoglou dont un, très important, sur l'historique de Mers-el-Kébir. Les textes comportent un appareil de notes très complet. L'ouvrage est indispensable aux chercheurs mais sera fort utile à ceux qui s'intéressent à Oran et Mers-el-Kébir.

Maurice Bouviolle, peintre, écrivain du M'zab

par Elisabeth Cazenave. Association Abd-el-Tif - 25 euros.

Charles Hagel, nous dit l'auteur, dans *l'Afrique du Nord illustrée*, du 18 octobre 1930, rend hommage au peintre désormais consacré, à l'occasion d'une exposition à la Maison du Livre, à Alger : « Maurice Bouviolle est un des traducteurs les plus fidèles et les plus véridiques de la terre afri-

caine : il ne la maquille pas en fantaisie ou en bonbon, mais la rapporte, dans sa crudité vigoureuse, telle qu'elle est et telle qu'il la voit. C'est un témoin mais un témoin qui sait choisir, ne dit que le principal, et le restitue, plus frappant et mieux perçu, dans un art puissant et sobre, éloquent et vigoureux, mais sauf de toute fioriture, de surcharge et d'enjolivements pour les badauds ». Le talent de peintre de Bouviolle est bien connu mais on sait moins qu'il écrivait fort bien. « Au fond d'une boutique, grande comme une armoire, un jeune Arabe, aux yeux ourlés de longs cils noirs, gratte une guitare... Au-dessus de ma tête, parmi les chapelets d'ail argentés, deux serins chantent et sautillent dans une cage de roseau... Le jasmin est partout et son ardent parfum emplit l'air et pénètre les narines comme celui d'un flacon brusquement renversé. « L'homme Bouviolle était très sympathique et c'était un régal de l'entendre raconter sa rencontre avec l'Algérie. Né dans l'Oise, si verdoyante, il est séduit (et le mot est faible) par cette lumière, par moments aveuglante, de l'Algérie et surtout du M'zab qui fut pour lui une source d'émerveillement et d'inspiration. En 1917, il est à Blida au 1^{er} tirailleurs algériens. C'est son premier contact avec l'Algérie et c'est dans cette ville qu'il se marie et que naît sa fille. Dès 1919, il expose à Alger et ne cesse de peindre. En 1921, il est lauréat de la bourse Abd-el-Tif et commence à être connu et à récolter des récompenses. Les événements d'Algérie l'obligent à quitter ce pays qui était devenu le sien, une hémiplegie le frappe et, malgré son courage, il lui devient difficile de peindre. C'est à Marseille qu'il se fixe avec sa fille et qu'il meurt peu de temps après. C'est son neveu, André Appel qui, après le décès de sa cousine, est chargé de prendre contact avec les musées, en particulier celui de Beauvais, ville où Bouviolle est né. On peut aussi voir des oeuvres du peintre

aux musées de Bayeux, Boulogne-Billancourt, Autun, Toulon, Senlis, Soissons, Marseille. Cet album est un bel hommage à un peintre authentique qui a su voir un pays et nous le restituer dans une oeuvre forte et sincère. En annexe, les sources (en particulier les archives d'André Appel), des ouvrages généraux, des périodiques, les expositions du peintre, ses oeuvres principales (dont les décorations des lycées de jeunes filles de Kouba et d'Oran) et l'illustration du livre de Louis Bertrand, le *Sang des Races*.

Là-bas la France, souvenirs d'une Algérie heureuse

par Elisabeth Fechner, Calmann-Lévy, 45 euros.

Un très bel album, 35 x 26 cm, 350 pages, des illustrations en noir et en couleurs sont une évocation à la fois joyeuse et nostalgique de la vie en Algérie. Cette évocation s'appuie sur plus de 300 documents et l'on retrouvera des affiches, des photos de bâtiments mais aussi de la vie quotidienne comme des événements. L'originalité de la présentation, la forme alphabétique, permet une facilité de lecture, plus grande, plus souple. Naturellement, l'auteur ne prétend pas avoir été exhaustive mais son choix, tout subjectif qu'il soit (comme tous les choix) nous apparaît assez heureux. Naturellement, certains y cherchent des images précises mais c'est le privilège de l'auteur de choisir et Dieu sait qu'il y avait le choix en Algérie et comme Elisabeth Fechner a choisi de ne pas privilégier un thème et de les aborder « presque » tous, il lui était difficile de parler et de montrer des images de tout ce que représentait l'Algérie. On retrouvera dans cet album, outre de belles images, le rappel de certains Pieds-Noirs connus ou moins connus et qui ont existé dans l'histoire de l'Algérie. A titre d'information complémentaire, savez-vous que l'un de nos amis, René Mayer, en feuilletant le Who's Who, puis en complétant ces

informations, a répertorié plus de mille Pieds-Noirs ayant réussi après leur arrivée en France métropolitaine ? Elisabeth Fechner a déjà publié : *Le Pays d'où je viens, La Gloire de l'Algérie, Alger et l'Algérois, Constantine et le Constantinois et Oran et l'Oranie*, chez Calmann-Lévy.

De l'autre côté de la mer, Oran et l'Oranie

par Marie Gil, *Réalité du Morvan. Le Bourg 58140 Empuy. 44,21 euros + 6 euros de port.*

Marie Gil raconte sa vie sous forme d'une flânerie à travers sa ville natale. Pour elle, née à Oran, sa ville avait une atmosphère typiquement espagnole. Les Oranais retrouveront « les parfums, les bruits, les loisirs, les papotages, l'entraide ou les colères. En exergue, la phrase de John dos Passos : « vous pouvez arracher l'homme du pays, mais nous ne pouvez pas arracher le pays au cœur de l'homme ». C'est ce que l'auteur nous prouve tout au long de cet album de 490 pages, format 21 x 29,7, avec 1 021 photos.

Le Livre d'or du centenaire de l'Algérie Française,

ouvrage publié par le Gouvernement Général de l'Algérie. Editions Jacques Gandini, 7 rue de Roquebillière 06300 Nice. 35 euros.

Cet ouvrage est une réimpression de l'édition parue à Alger en 1930, le Président de la République étant Gaston Doumergue. Après une introduction de Gustave Mercier et une préface de Pierre Bordès, une histoire de l'Algérie en quatre-vingt-dix pages, suivant les textes mêmes qui formaient l'édition de 1930 et qui présentaient les diverses manifestations qui marquèrent le centenaire de l'Algérie Française.

600 pages brochées, 27 x 18 cm – 600 pages illustrées de 500 photos en noir et blanc et de cartes.

Voici quelques titres d'ouvrages, récemment parus et que nous n'avons pas encore eu la possibilité de lire mais que nous souhaitons porter à la connaissance de nos lecteurs.

Un mensonge français : enquête sur la guerre d'Algérie

par Georges-Marc Beniamou
Robert Laffont – 21 euros.

Les hommes en guerre d'Algérie :

par divers auteurs, sous la direction de Jean-Charles Jauffret. Autrement.
30 euros.

L'Algérie et la France : destins et imaginaires croisés :

exposition présentée aux archives d'outremer à Aix-en-Provence. 20 euros.

L'Algérie

par Georges Morin.
Le Cavalier bleu. 8,90 euros.

Présences et images franco-marocaines au temps du protectorat,

textes réunis par Jean-Claude Allain. L'Harmattan.
21,50 euros.

La piraterie barbaresque en Méditerranée XIV^e-XIX^e siècles

par Roland Courtinat. Ed. Jacques Gandini. 12 euros.

Sur l'Algérie

par Alexis de Tocqueville.
Flammarion. 9,50 euros.

A la porte de l'Oued

par Françoise Mesquida.
L'Harmattan. Collection Graveurs de mémoire.
15,25 euros.

Leïla Sebbar

sous la direction de Michel Laronde, L'Harmattan,
24,40 euros.

Mais l'Algérie vivra toujours

par Georges Gonzalez.
L'Harmattan, 22,50 euros.

Le dernier vol de Lancaster

par Sylvain Estibal.
Acte Sud. 19 euros.

Le dehors ou la migration des truites

par Arno Bertina. Acte Sud,
18 euros.

Rayons de soleil, d'Algérie et du Sahara

par le père Roger Duvollet.
70 360 Sucs-sur-Saône,
256 pages,
530 cartes postales et géographiques. 16 euros,
franco de port.

LES PASSANTS

CEUX QUI PASSENT...

*Ceux qui passent furtivement comme des Ombres,
Nocturnes visiteurs du Temple enseveli,
Cachent sous leur manteau la Parole et le Nombre
Qui tireront un jour le Soleil de l'oubli.*

*Ils ont bâti leur rêve, où fut le sanctuaire
Des lampes, des flambeaux, des rayons et des feux,
Et ils ont mis le dieu qui leur dit de se taire
Silencieusement devant les autres dieux.*

*Afin que leur pensée atteigne l'autre rive,
En silence, à travers les fleuves infernaux,
Ils conservent en eux comme de clairs signaux
Les antiques vertus de la vie attentive.*

Flux et reflux de la mer. Assise sur ma chaise en fer bleue, je tourne le dos aux passants de la promenade des Anglais. Devant tant de beauté, comme toujours, le livre ouvert désire attendre un moment avant que je ne le reprenne. Les mots lus, si bien rangés, se fauillent hors des pages, se diluent en rubans, s'accrochent, puis soudain imposent une évidence.

Aujourd'hui j'avais emporté des poèmes d'Henri Bosco, en vue d'un travail à venir. Je commençais à lire "Ceux qui passent" et mon esprit s'est évadé.

Tant ont passé qui ont laissé des traces sombres dans ma mémoire et m'habitent chaque jour. Mais un joli mot a attrapé ma rêverie "furtivement". Y aurait-il aussi des disparus furtifs, des clandestins de la mémoire, croisés par on ne sait quelle malice du destin et qui laissent des empreintes légères? Un homme, une femme, peu connus ou inconnus, rencontrés un jour, revenant sans crier gare, mais tout de même, en habitués. Manette par exemple, fille du hasard par excellence, née à Toulouse sur un trottoir de pierre, de bitume, de poubelles, de décharge publique. Son ombre gisait un matin (mais elle avait dû être là dès la nuit) sous forme d'un tas de papiers et d'objets hétéroclites. Elle ne m'a guère quittée depuis.

Toulouse, le nom de la ville me brûle toujours. Creuset d'émotions, de travail, de séparations et aussi d'amitiés, très peu, mais pérennes. Epoque du silence aussi où je disais peu et mal "l'avant". L'avant qui étouffe, qu'on aimerait dire ou mieux dire et qu'on dit maladroitement — comme lorsqu'on veut raconter une histoire d'amour cachée. On ne sait pas trouver les mots pour bien la raconter. Alors on préfère se taire pour ne pas l'abîmer.

L'Ombre attendait au détour d'une rue triste. Un couple d'amis trouve les restes éparpillés, béants, salis, déjà visités puis méprisés d'une vie de femme. Presque pieusement, ils les rassemblent comme embarrassés de la trouvaille. Commence alors une exploration des papiers, des livres, des photos. Visiblement la vie de cette inconnue s'est déroulée en Algérie, nom à vous remuer le cœur. Mes amis pensent immédiatement à moi. Nous

nous partagerons la lecture de ce fardeau de vie sans dessein bien défini au début.

Mais, peu à peu, l'Ombre s'incarnait. Une enfance occitane jusqu'à treize ans puis l'arrivée en Algérie, juste avant la guerre de 14-18. Des études courtes au lycée d'Alger. La jeune fille y fera connaissance d'une brillante élève, futur écrivain. L'amie-phare va nourrir, bien malgré elle, les fantasmes de sa compagne, bien décidée à connaître elle aussi la notoriété.

Déçue par un mariage prosaïque vite rompu, c'est en jeune femme libre que celle qui va se faire bientôt appeler Manette, part à la conquête d'Alger, entreprise têtue, uniquement établie sur le désir de faire du cinéma. Les lettres, patiemment recopiées, et les réponses s'ordonnent dans un face à face dramatique pour dire cette quête obstinée menée à Alger comme à Paris. Les noms des plus grands cinéastes de l'époque étoilent cette étrange correspondance qui s'éteindra, peu à peu, sous les coups des refus réitérés. Obstination parfois ranimée par quelques bouts d'essai, détresse matérielle en filigrane, lente résignation et retour en France en 1962, à Toulouse, où la vie de cette femme de chair et de sang va se terminer dans la solitude. La vie de Manette, trouvée sur un trottoir, désormais m'appartenait avec le consentement de mes amis.

Une Ombre vient de me frôler furtivement.

Flux et reflux de la mer. Assise sur ma chaise en fer bleue, je tourne le dos aux passants de la promenade des Anglais.



LES PASSANTS

CEUX QUI PASSENT...

*Ceux qui passent furtivement comme des Ombres,
Nocturnes visiteurs du Temple enseveli,
Cachent sous leur manteau la Parole et le Nombre
Qui tireront un jour le Soleil de l'oubli.*

*Ils ont bâti leur rêve, où fut le sanctuaire
Des lampes, des flambeaux, des rayons et des feux,
Et ils ont mis le dieu qui leur dit de se taire
Silencieusement devant les autres dieux.*

*Afin que leur pensée atteigne l'autre rive,
En silence, à travers les fleuves infernaux,
Ils conservent en eux comme de clairs signaux
Les antiques vertus de la vie attentive.*

Flux et reflux de la mer. Assise sur ma chaise en fer bleue, je tourne le dos aux passants de la promenade des Anglais. Devant tant de beauté, comme toujours, le livre ouvert désire attendre un moment avant que je ne le reprenne. Les mots lus, si bien rangés, se fauillent hors des pages, se diluent en rubans, s'accrochent, puis soudain imposent une évidence.